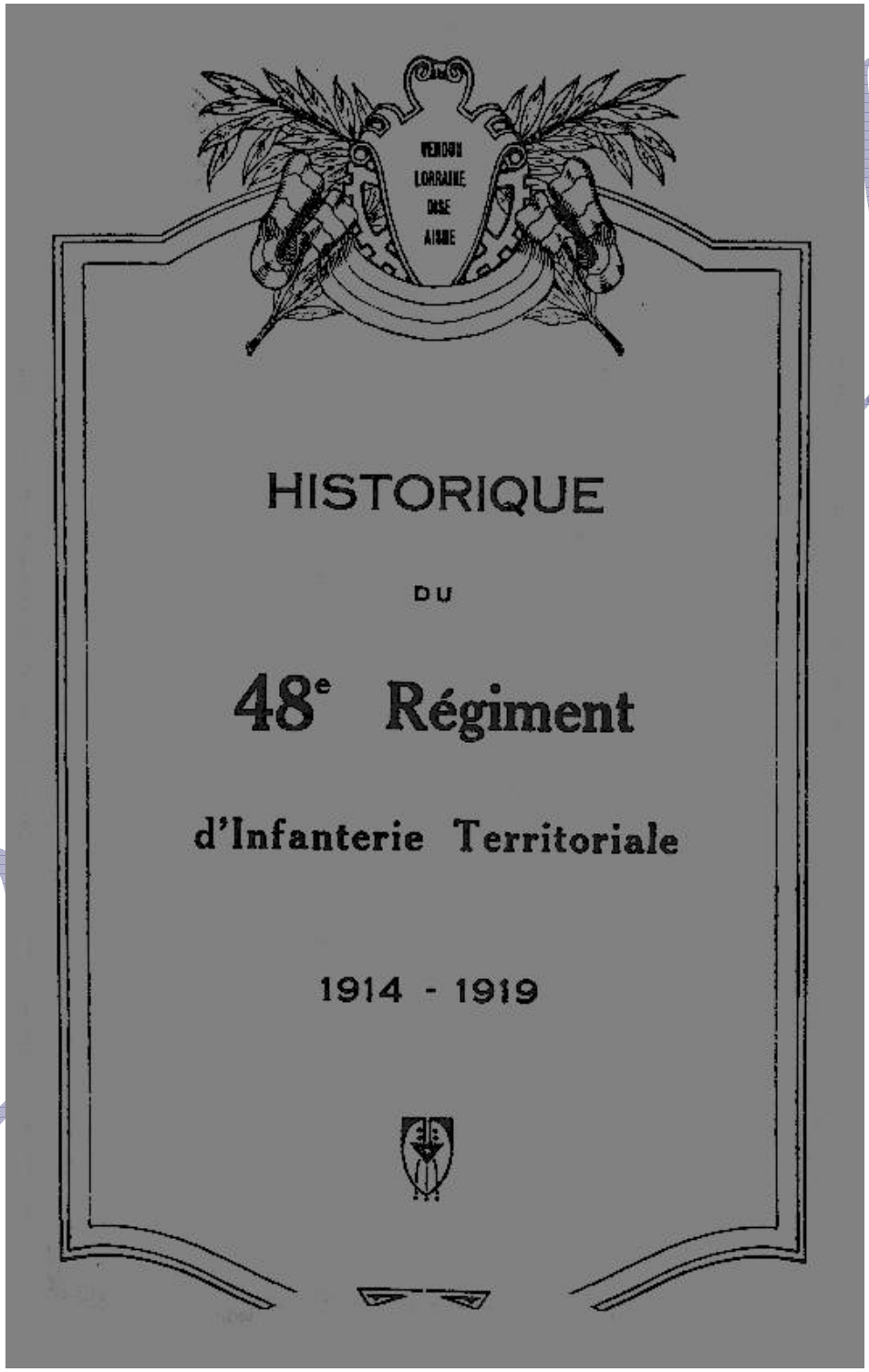
Titre : **48e REGIMENT D'INFANTERIE TERRITORIALE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence :	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

Ancestramil


VERDUN
LORRAINE
DISE
AISNE
HISTORIQUE
DU
48e Régiment
d'Infanterie Territoriale
1914 - 1919

HISTORIQUE

DU

48e Régiment

d'Infanterie Territoriale

1914 – 1919



Ancestramil

Historique
du
48e Régiment d'Infanterie Territoriale

(1914 – 1919)

———————•———————

Quelques années avant la guerre, le 18 mai 1910, en présentant le Drapeau au régiment rassemblé, le Lieutenant-colonel **LORÉAL** disait :

« Les drapeaux des régiments territoriaux n'ont pas de passé de gloire, mais ils ont l'avenir. Ils « sont, eux aussi, l'emblème de la France ; partout où ils flottent, c'est la France ; en saluant le « Drapeau, vous saluez la France ; en le faisant respecter, vous faites respecter la France ; en le « défendant, vous défendez la France. — Pour vous, populations de l'Est, c'est plus encore : le « Drapeau vous rappelle que le Pays d'où il est disparu, n'est plus la France, et que s'il « disparaissait de chez vous, c'est que vous ne seriez plus Français. Voilà pourquoi vous « l'aimerez et sacrifierez votre vie au besoin pour le défendre ».

Nos braves territoriaux ont compris ce fier langage, et quand, le 2 août 1914, l'agression allemande obligea la France à prendre les armes, ils étaient fidèles au rendez-vous. Nombre d'entre eux ont sacrifié leur vie pour la France.

Le 48e Territorial est le régiment de la Marne. Au moment de la mobilisation et pendant la première année de la guerre, il se composait, pour les trois quarts environ, d'hommes de cette région ; le surplus était fourni par les recrutements de Paris et des Ardennes. Tous, ou presque tous, provenaient des régiments actifs du 6e Corps d'armée. L'instruction et l'entraînement particulièrement soignés qu'ils avaient reçus dans leur première jeunesse, se retrouvaient encore chez ces hommes de trente-huit à quarante ans.

Le 3 août, deuxième jour de la mobilisation, le régiment se forme à Châlons-sur-Marne. Pendant toute la journée, les hommes ne cessent d'arriver. Pas de forfanterie, mais une calme résolution. Parmi cette masse d'hommes qui s'entassent dans des locaux trop étroits, règne un moral excellent. Les événements rapides qui ont précipité la France dans la guerre ont secoué les tièdes et fait réfléchir les égarés.

Le Lieutenant-colonel **LORÉAL**, commandant le Régiment, était arrivé dans la nuit du 1er au 2, ainsi que son Capitaine-adjoint. Les journées du 3 au 5 sont consacrées à habiller et équiper les hommes, et à constituer les unités. Dans l'après-midi du 5, le Lieutenant-colonel passe en revue le Régiment ; il lui adresse les paroles suivantes :

« J'ai l'insigne honneur de vous présenter, avant de partir en campagne, notre Drapeau, emblème, aujourd'hui, de la France outragée. Les Allemands ont insulté notre Drapeau et violé notre territoire : défendons notre territoire et vengeons notre Drapeau. Supportons patiemment les fatigues et les privations, ayons le cœur haut, et nous serons victorieux ».

Le soir même, le régiment, constitué à 3 bataillons, avec 11 sections de mitrailleuses, et à l'effectif de 46 officiers, 254 sous-officiers, et 2.875 hommes, partait par chemin de fer, pour Verdun.

Historique du 48e Régiment d'Infanterie Territoriale
numérisation : P. Chagnoux - 2013

VERDUN
(6 août 1914 — 26 juillet 1915)

Le 48e R. I. T. était affecté à la défense fixe de Verdun (Général Gouverneur **COUTANCEAU**).

Cette place forte, dont le nom déjà si célèbre, devait un jour devenir plus glorieux encore, joua, dès le début de la guerre, un rôle de première importance.

Arrivé à Verdun dans la journée du 6 août, le Régiment est destiné à occuper le 3e secteur, commandé par le Général **GIRAUD**.

Ce secteur étendu comprend la rive gauche de la Meuse, depuis Charny, au nord, jusqu'à l'ouvrage de la Falouse, au sud. Les forts de Vacherauville, Marre, Bois-Bourrus, Choisel, Regret, Landrecourt et Dugny, ainsi que les ouvrages et défenses extérieures en avant de ces forts, sont occupés par les différentes compagnies du régiment. Les onze sections de mitrailleuses (dont trois de mitrailleuses mobiles, cinq de mitrailleuses de remparts, et rois de mitrailleuses sous tourelles), sont réparties dans les forts[1]. Le Lieutenant-colonel, qui commande le sous-secteur de Landrecourt, est au fort de ce nom.

Dès le 6 août au soir, les compagnies sont installées dans leurs emplacements, et, le 8, on commence partout les travaux de défense destinés à compléter les ouvrages de fortification permanente. Des tranchées, des abris sont créés en avant des forts. Ces travaux seront continués activement jusqu'au 20 octobre. Mais, entre temps, le 48e Territorial aura passé par des moments critiques.

Dans les derniers jours du mois d'août, les armées allemandes ont réussi, non sans de lourdes pertes, à franchir la Meuse dans la région de Vilosne – Consenvoye, au nord de Verdun ; puis, dans les premiers jours de septembre, après s'être emparées de Montfaucon, elles avancent du nord au sud à travers l'Argonne, refoulant devant elles les forces françaises qui ploient sous le nombre.

Dès le 24 août, le 3e secteur est alerté. Le 25, au matin, sur l'ordre du Général Gouverneur, les travaux sont suspendus, puis repris, mais avec ordre aux fractions en chantier de se couvrir et de se tenir prêtes à combattre. L'armée ennemie coupe la ligne du chemin de fer de Châlons à Verdun, et continue à marcher vers le sud.

Le 6 septembre, les troupes de la défense mobile de Verdun engagent le combat dans la région Ippécourt – Souhesme. Le 6 septembre et les jours suivants, la bataille fait rage, tout près de nous, dans la direction du sud-ouest. Durant ces journées, les différentes unités du 48e Territorial, fréquemment alertées, se tiennent prêtes à défendre jusqu'au bout leurs positions, si l'ennemi se rapprochant des forts, tente d'investir la place. Soit de jour, soit de nuit, de fortes patrouilles visitent les villages et explorent le pays en avant du secteur (1er bataillon vers Forges, Chattancourt, Mort-Homme et environs, en avant de Bois-Bourrus, etc. 3e bataillon à Souhesme et en avant du fort de Regret).

A partir du 7, et pendant plusieurs jours, nous sommes sans communication aucune avec le reste de la France : plus de correspondance, rien n'arrive ni ne part. C'est qu'en effet l'ennemi, qui n'a pu

1 **Les forts du** Chana, des Sartelles et de la Chaume étaient occupés par un bataillon du 45e R. I. T.

vaincre l'héroïque résistance du fort de Troyon, coupe néanmoins la vallée de la Meuse, un peu plus au sud, près de Saint-Mihiel, ainsi que la route de Bar-le-Duc. Les avant-gardes allemandes sont sur le point d'opérer leur jonction. C'est l'encerclement à grande distance, du camp retranché de Verdun. L'ennemi resserrera-t-il l'investissement ? Déjà les forts de Bois-Bourrus, Marre, Génicourt sont bombardés. Le fort de Douaumont essuie le feu des gros canons allemands.

La gravité de la situation n'empêche pas nos territoriaux de conserver leur confiance et leur courage, malgré les nouvelles alarmantes (d'ailleurs imprécises et décousues) qui sont parvenues, avant l'interruption des communications, des autres théâtres de la lutte. Au bruit ininterrompu des canons et parfois de la fusillade, on continue à creuser des tranchées et à établir des ouvrages de défense. Enfin, vers le 13 septembre, nous arrivent les premières nouvelles de la victoire de la Marne. « *L'ennemi a reculé de 40 kilomètres* », nous dit un capitaine d'artillerie. La joie est dans tous les cœurs. Déjà on s'imagine que ce mouvement de retraite précipitée continuera sans interruption, on entrevoit la victoire décisive, la fin de la guerre.

Les semaines suivantes passent, et font tomber ces illusions. L'ennemi recule cependant. Autour de Verdun, le cercle se desserre. Les communications avec Bar-le-Duc, puis avec Châlons, sont rétablies. Les Allemands sont repoussés jusque vers la partie nord de l'Argonne (octobre) : mais après quelle résistance ! D'ailleurs, comme un retour offensif doit être prévu, les travaux de mise en état de défense sont poursuivis aussi activement. Dans la nuit du 25 au 26 septembre, puis le 9 **octobre**, des ordres supérieurs prescrivent de se tenir prêt à repousser une attaque possible. Le **8 octobre**, le Commandant **de HÉDOUVILLE** (2e bataillon) va occuper Sivry-la-Perche avec les 6e et 8e compagnies (cette dernière détachée ensuite à Marre). La bataille continue dans la région au nord-ouest du secteur. Malgré tout, on respire plus librement, et les trois premières semaines d'**octobre** s'écoulent sans grands incidents.

☼

Le **20 octobre**, en exécution d'ordres du Général Gouverneur, d'autres destinées s'ouvrent pour le 48e Territorial : celui-ci va devenir régiment de marche.

A cette date, en effet, l'ennemi est définitivement arrêté sur les lignes de **l'Argonne**, où le front se stabilise ; le rôle des forts devient secondaire — pour de longs mois. Le régiment va être chargé d'une autre mission.

Tout d'abord, la transformation n'est que partielle, une partie du régiment reste à la défense fixe du 3e secteur, et seules 5 compagnies (les 4e, 6e, 8e et 10e compagnies, moitié des 7e et 9e compagnies) concourent avec 3 compagnies du 45e R. I. T., à former deux bataillons à la disposition de la Division de marche de Verdun (Général **de MORLAINCOURT**). La 10e compagnie est rattachée au bataillon fourni par le 45e Territorial, les quatre autres forment le bataillon **HÉDOUVILLE**.

Les compagnies sont à leurs travaux habituels, le 20 octobre au matin, lorsque cet ordre vient les surprendre. Immédiatement, les unités qui doivent partir font en toute hâte les préparatifs nécessaires : on doit être rendu le soir même à Ronvaux et à Mont-sous-les-Côtes, dans la Woëvre, et le trajet sera long.

La nuit tombe vite en cette saison. A 17 heures, on est encore dans les bois qui couronnent les Côtes de Meuse, aux abords du Fort du Rozellier. L'obscurité s'épaissit de plus en plus. Point de lune ; un brouillard lourd et froid ; à partir d'Haudiomont, des chemins défoncés. Enfin, on arrive vers 22

heures. De nouveaux ordres ont réparti le détachement du 48e Territorial de la manière suivante : le commandant **de HÉDOUVILLE** est à Murauvaux avec les 6e et 8e compagnies, la 4e compagnie est au Bois des Trois-Jurés, la compagnie **MARCHAND** (moitié de la 7e et moitié de la 9e, commandée par le capitaine de la 7e) à Mont-sous-les-Côtes. La 10e est à Fresnes-en-Woëvre.

On est à proximité de l'ennemi, qui bombarde chaque jour vigoureusement les abords de Mont-sous-les-Côtes ainsi que Fresnes-en-Woëvre.

Dès le 24, la 10e compagnie, qui devait être si durement éprouvée, perd quatorze hommes, dont plusieurs tués ou grièvement blessés.

Le 25, le reste du régiment quitte à son tour le 3e secteur. Le bataillon **COUSIN** (1re, 2e et 3e compagnies, avec la 22e compagnie du 45e Territorial) se rend à **Souville**, en réserve générale du 1er secteur, et le bataillon **BOURDIER** (5e, 11e, 12e compagnies, moitié de la 7e et moitié de la 9e) à Abaucourt, Ferme de Broville, et Haucourt.

Tout le régiment est maintenant sur la rive droite de la Meuse 1 . Le 28 octobre, il achève de regrouper ses éléments, et se sépare de ceux du 45e. Le 1er novembre, il est entièrement reconstitué, et rattaché, comme régiment de marche, à la 1re brigade de la Division **de MORLAINCOURT**. Cette division dépend elle-même de l'Armée **SARRAIL**.

Le 6 novembre, le Lieutenant-colonel **LORÉAL** prend, à Bonzée, le commandement du secteur de Trésauvaux. Désormais, pendant cinq mois, le régiment, ou du moins la moitié du régiment, avec les sections de mitrailleuses, aura à défendre ce secteur qui touche aux Éparges. De la Côte de Montgirmont aux abords de Champlon, les tranchées seront tenues par les compagnies des 2e et 3e bataillons, formant la liaison entre la gauche du 6e C. A. et la Division de marche.

A partir du 10 novembre, les 11e et 12e compagnies sont détachées à Fresnes et concourent au service dans ce secteur (Champlon et Moulin de Saulx), avec les troupes actives (364e R. I.). Le 1er bataillon remplit le même rôle dans le secteur de Pintheville-Riaville-Fresnes, tantôt aux tranchées, tantôt occupé aux travaux de première ligne.

A partir de la fin de novembre, il cesse de prendre les tranchées, mais reste troupe de soutien, et continue à fournir les équipes de travailleurs pour les premières lignes et en avant. Il est d'ailleurs fréquemment alerté.

Enfin, les trois sections de mitrailleuses mobiles et les cinq sections de mitrailleuses de remparts, fusionnées, forment sept sections nouvelles, dont six, se relevant entre elles, assureront le service aux trois emplacements du secteur de Trésauvaux, et la dernière (lieutenant **BRESSOLLES**), détachée à Fresnes, marchera avec le 364e R. I., pour le service dans le secteur de Champlon ; elle ne rejoindra le régiment qu'en mars 1915, époque à laquelle sera constituée, avec les éléments existants, la 1re compagnie de mitrailleuses du régiment, sous le commandement du Lieutenant **BERTHET**.

Toute cette partie du front (de Pintheville aux Éparges) est loin d'être calme. Les cantonnements et les lignes sont bombardés à peu près chaque jour, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; aux tranchées, la tirailleurie, très ajustée, de l'ennemi, tourne parfois à la fusillade. Du haut de leur position des Éparges, les Allemands dominent nos tranchées de Montgirmont et de Trésauvaux, et tirent avec autant de précision la nuit que le jour, sur des points repérés d'avance, notamment sur les petits-postes. Le 12 et le 13 novembre, ils déclenchent une attaque en règle aux abords de

1 Seules les trois sections de mitrailleuses sous tourelles sont restées dans les forts, et ne rejoindront le régiment que le 20 juillet 1915.

Champlon, et surtout sur le front Pintheville-Riaville, où les tranchées, occupées par le 303e R. I., sont perdues puis reprises. Aux Éparges, on se bat à peu près tous les jours. Il ne se passe pas de semaines où le 48e n'ait un certain nombre de tués ou blessés plus ou moins grièvement, soit aux tranchées, soit aux travaux de 1re ligne, soit même dans les cantonnements.

Les conditions matérielles dans lesquelles il se trouve sont extrêmement pénibles. Les pluies d'hiver ont détrempé l'argile glissante de la Woëvre. Quelle boue affreuse, où l'on s'enlise ! Le chemin de Trésauvaux, par endroits, est un lac. Aux tranchées, il a fallu abandonner les abris. Ces abris que nous trouvâmes en arrivant dans le secteur, au début de novembre, qui donc pourrait les imaginer ? On ne voyait d'abord que la plaine, — un grand champ de betteraves. Dans la tranchée, petit fossé de soixante centimètres, prenaient ouverture les « gourbis », c'est-à-dire d'étroites niches carrées, très basses (cinquante centimètres), dans lesquelles on ne pénétrait qu'en plongeant et en rampant la tête la première. Impossible de creuser plus profond ; on trouvait de l'eau. La couche de paille, ou plutôt de fumier, qui servait de litière, faisait parfois un bruit de clapotement. Le toit avait l'épaisseur d'une planche, recouverte d'une mince couche de terre dans laquelle on avait repiqué des betteraves : l'art du camouflage était déjà inventé. Mais la protection était à peu près nulle. Impossible de s'asseoir ; il fallait demeurer couché, presque sans bouger, et dans cette position, trouver le moyen de manger et de vivre. Durant le jour, on ne pouvait sortir ; les balles ennemies vous rappelaient à la prudence. La vie là-dedans était un supplice qui manque à l'enfer de Dante.

Les gelées, suivies de pluies, se chargèrent de nous en délivrer, en faisant s'effondrer les gourbis. Il fallut aussitôt en créer d'autres, et bravement, plutôt que de rester enfouis dans cette boue, on les construisit en hauteur, la « cagna » émergeant de terre comme une petite maison. La première que les Allemands, un beau matin, aperçurent ayant poussé dans la nuit, leur parut suspecte : ils lui envoyèrent des obus, qui heureusement ne l'atteignirent pas. D'autres abris vinrent s'aligner aux côtés du premier : l'ennemi cessa de s'en inquiéter. Mais quelle belle cible nous lui donnions pour ses fusils ! Il nous le fit voir plus d'une fois.

La relève avait lieu toutes les quarante-huit heures, de nuit, à des heures variables.

En ce premier hiver de guerre, le soldat n'avait point ces commodités relatives qu'on eut le loisir de préparer pour les hivers suivants. La nourriture, apportée la nuit de Bonzée, était toujours froide ; le café, le riz au gras (c'était le légume dominant) tout était glacé. Sans doute, le « poilu » s'ingéniait à remédier à ce manque excessif de confort ; mais la chose n'était pas facile, perdus que nous étions dans cette Woëvre désolée, loin de toutes ressources.

Les cantonnements eux-mêmes étaient, en général, peu agréables. Le 1er bataillon avait son cantonnement de demi-repos à Manheulles, les compagnies de Trésauvaux, à Bonzée et à la Ferme de Murauvaux. Seule, cette dernière n'était pas bombardée. Les villages de Pintheville, Riaville, Trésauvaux, plus qu'à moitié détruits par les obus et les incendies, sont lamentables. Fresnes, — presque une petite ville, — n'a pas un meilleur sort : environnée d'artillerie, centre important, elle connaît les douceurs des plus gros calibres (210 et 305).

A Trésauvaux, à Riaville, les balles sifflent constamment dans les rues bordées de ruines. Une compagnie du 1er bataillon occupe les « gourbis » du bois marécageux de Bouillon-Pré, bien connu de l'artillerie ennemie.

Les compagnies, qui à tour de rôle, occupent ces lieux inhospitaliers, y subissent des pertes fréquentes.

☼

Les semaines, les mois passent ainsi. Nous voici au 17 février. Ce jour-là et les suivants marquent une date dans l'histoire du 48e R. I. T. A notre droite, les 132e et 106e R. I. attaquent les Éparges, position dominante dont les Allemands ont fait une forteresse inexpugnable.

L'attaque commence le **17**, à 14 heures, par un bombardement d'une violence jusqu'alors inconnue. Une nombreuse artillerie de tous calibres concentre ses feux sur ce front d'attaque très restreint et y écrase tout sous des milliers de projectiles.

Les Allemands, dit-on, savaient d'avance qu'ils allaient être attaqués. Mais ils ne s'attendaient pas à un « trommelfeuer » de pareilles proportions. Ils sont visiblement surpris. Leur artillerie riposte, mais sans précision. Aux tranchées de Montgirmont et de Trésauvaux, à Trésauvaux même, et à Bonzée, les compagnies du 48e R. I. T., prêtes à appuyer l'attaque ou à repousser une diversion, sont plongées dans cette canonnade infernale. La colline des Éparges ressemble à un volcan d'où monte un énorme nuage de fumée. A la tombée du jour, l'attaque a heureusement progressé, et, dans la soirée, des détachements de prisonniers allemands passent à Bonzée.

Vers minuit, le canon se tait, mais pour peu de temps ; il recommence à tonner le 18 au matin. Vers la fin de la nuit, les deux compagnies du 48e R. I. T. (7e et 8e), qui occupaient les tranchées de Montgirmont et de Trésauvaux, sont relevées par les 9e et 10e. Cette relève en pleine action s'effectue sans pertes. Quatre compagnies sont en réserve à Bonzée.

Pendant les journées du 18 et du 19, la lutte continue. L'ennemi bombarde les tranchées, Trésauvaux et Bonzée, tandis qu'aux Éparges son infanterie contre-attaque plusieurs fois par jour avec des forces considérables sans cesse renouvelées, sacrifiant bataillons sur bataillons, pour reprendre cette position, à laquelle il attache le plus haut prix. La proximité de Metz lui procure rapidement les réserves nécessaires. — *« Vous n'aurez jamais les Éparges, fallût-il y sacrifier cent mille hommes »*, déclare avec arrogance un officier prisonnier. Le 21, à la fin de la bataille, les troupes françaises restaient maîtresses d'une bonne partie de la position.

Nos compagnies du 48e n'avaient pas eu à intervenir directement ; leur rôle passif consista à « tenir » les positions de Montgirmont et de Trésauvaux sous les bombardements et les barrages violents de l'ennemi, sans oublier la pluie des balles qui, allemandes ou françaises, mêlées dans le remous de la lutte, arrosaient les tranchées, les petits postes et le terrain environnant. Ce rôle, le 48e sut le tenir bravement, prêt à faire davantage s'il le fallait. Par un bonheur extraordinaire, ses pertes au cours de ces quatre journées, furent extrêmement minimes (cinq blessés). Elles auraient pu être très fortes.

☼

Un mois plus tard, les 18 et 19 mars, les troupes françaises attaquèrent de nouveau, à la fois sur les Éparges, en vue de compléter les gains déjà réalisés, et à notre gauche sur Marchéville : le 48e occupait ainsi un front central entre les deux attaques, avec deux compagnies (5e et 7e) dans les tranchées de première ligne, six autres en réserve à Fresnes, Trésauvaux et Bonzée, et le surplus (1er bataillon à Manheulles et Bouillon-Pré) prêt à marcher en cas de besoin.

Ces deux journées furent très chaudes, mais ne donnèrent encore qu'un résultat incomplet. L'attaque de Marchéville n'était qu'une diversion, et aux Éparges. Malgré des progrès sensibles, l'extrême

pointe ne put être atteinte. Nos compagnies du 48e, pas plus qu'en **février**, n'eurent à intervenir directement, et subirent sans broncher les bombardements et les barrages de l'ennemi qui balayaient tranchées et villages. Les pertes cette fois encore, furent minimes, et se limitèrent à quelques blessés : le 48e pouvait se dire favorisé. Une mitrailleuse fut mise en morceaux, sans qu'aucun des servants fût tué ni même blessé, dans l'abri bouleversé.

Il faut noter, à ce propos, les utiles services rendus aux troupes d'attaque par la section de mitrailleuses qui occupait notre poste de gauche, d'où le sous-lieutenant **OTTON**, commandant cette section, observait la pointe des Éparges. C'est ainsi notamment que dans la journée du 19, il signalait l'imminence d'une contre-attaque allemande en formation ; ses indications, aussitôt transmises, permirent à l'artillerie d'arrêter net la tentative ennemie en l'écrasant sous ses barrages, et valurent au Lieutenant-colonel, en pleine action, un télégramme de remerciements du Colonel **GRAMAT**, commandant la 24e Brigade.

Pendant quatre jours, le secteur fut très agité, puis les choses reprirent leur cours ordinaire, mais pour peu de temps. Le 48e R. I. T. allait être appelé à prendre part à d'autres opérations.

☼

Dans la nuit du 1er au 2 avril 1915, le Régiment quitte le secteur de Trésauvaux pour appuyer à gauche, vers le nord-est, et occuper le secteur Hennemont-Pintheville, en prévision d'une offensive prochaine. Le Lieutenant-colonel est à Ville-en-Woëvre. Le 2e bataillon occupe Hennemont et les tranchées en avant de ce village. Les 1er et 3e bataillons sont aux Bois Communaux et à Pintheville, avec trois compagnies aux tranchées et les autres en réserve.

Le secteur, à ce moment, est relativement calme, mais à partir du 5, il n'en sera plus de même.

Pendant quarante-huit heures, le régiment est d'abord seul en ligne.

Le 3 avril, les 1er et 2e bataillons passent sous les ordres du Général de FONCLARE, commandant le 1er Corps d'armée, et le 3e est rattaché à la Division PASSART (2e C. A.). Ce sont, en effet, les 1er et 2e Corps qui vont attaquer dans ce secteur, le lundi de Pâques, 5 avril.

L'offensive est d'ailleurs générale dans toute la Woëvre, depuis Étain jusqu'aux Éparges et Côtes de Meuse, tandis qu'au sud de la Woëvre, à l'ouest de Pont-à-Mousson, une attaque convergente doit concourir au même but.

Dans la nuit du 4 au 5, les troupes d'attaque (43e et 91e R. I., etc.) arrivent aux premières lignes, où sont déjà en place les compagnies du 48e R. I. T., depuis Hennemont jusqu'en avant de Pintheville inclusivement. C'est de là que partiront les vagues d'assaut ayant pour objectif les positions ennemies, du Bois de Pareid à Maizeray.

La mission des compagnies territoriales est, en cas de besoin, de soutenir l'attaque, ou défendre la tranchée en cas de contre-attaque ; en cas de succès, d'organiser les positions conquises. La préparation d'artillerie, commencée dans la matinée, prend fin vers midi et les premières vagues d'assaut partent de la tranchée.

Le canon s'est tu, et les fantassins du 91e, en face de Maizeray, ont au moins huit à neuf cents mètres à franchir en terrain plat et découvert, avant d'atteindre la tranchée ennemie. Un blockhaus allemand jalonne la route....

A peine la première vague a-t-elle passé le parapet, la fusillade crépite, les balles sifflent et claquent, les mitrailleuses font entendre leur sec tac-tac, le barrage de l'artillerie ennemie éclate sur la première ligne, et en arrière sur les parallèles. L'artillerie française répond. Les vagues d'assaut se succèdent. Le terrain en avant est jonché de morts et de blessés ; dans les parallèles de départ, il y en a aussi. Le 91e subit de lourdes pertes.

Les compagnies d'attaque s'épuisent, les territoriaux vont marcher à leur tour. Car non seulement le village, mais la tranchée boche elle-même sont encore à prendre : celle-ci est défendue par des réseaux de fil de fer d'une telle profondeur, que notre artillerie n'a pu les entamer qu'en partie ; les positions ennemies sont inabordables.

Le jour commence à baisser ; un ordre arrive : l'attaque est suspendue.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, en face de Maizeray, on creuse hâtivement, en avant de la première ligne, de nouvelles tranchées de départ, tranchées à peine ébauchées, mais qui sont destinées à diminuer la distance à franchir. Elles sont occupées dans la nuit même par les sections d'assaut, en vue de l'attaque qui doit recommencer le lendemain.

L'ennemi ne cesse d'illuminer avec ses fusées, mais ne prononce aucune contre-attaque.

Dans la journée du 6, l'attaque est reprise, mais continue à rencontrer les plus grandes difficultés. L'ennemi a reçu des renforts en hommes et en matériel ; ses canons-revolvers ne cessent de cribler la première ligne de shrapnels, qui, éclatant à très faible hauteur avec une précision redoutable, harcèlent les occupants et en blessent ou tuent un bon nombre. Les barrages, à force de battre le parapet de première ligne, l'ont complètement démoli par endroits, endommagé partout. (Il faut savoir que, étant donné la nature du terrain, la tranchée consistait en un fort parapet élevé au-dessus du niveau du sol). Au soir de cette deuxième journée, l'offensive, sur ce point, n'avait pu encore réussir à progresser.

Elle avait été meurtrière : en ces deux journées, le 91e R. I. avait perdu un très-grand nombre d'officiers et d'hommes,

Dans la nuit du 6 au 7, il fut relevé, et remplacé par le 120e R. I., mais les compagnies territoriales restèrent en position. Elles auraient pu, d'ailleurs, avoir à intervenir utilement, si, pendant cette relève, l'ennemi avait contre-attaqué. Certains officiers de ce nouveau régiment, surpris de trouver des territoriaux en pareil endroit et à pareil moment, voulaient les renvoyer : « *Vous êtes relevés par nous,* disaient-ils, *allez-vous en* ». Ils se trompaient : les ordres étaient formels, les territoriaux devaient rester.

La journée du 7 est encore très mouvementée, la bataille continue, sans résultat de part et d'autre. Dans la nuit du 7 au 8, vers 22 heures, les 9e et 10e compagnies du 48e R. I. T. sont relevées par les 11e et 12e dans la tranchée en avant de Pintheville. Dès le 6, les compagnies du 2e bataillon avaient été partiellement ramenées au village d'Hennemont, où du reste, la situation n'était pas plus facile, le village étant violemment bombardé. Elles continuent à fournir : la 6e compagnie, 1 section dans la tranchée et 2 sections pour le travail, la 8e compagnie, 1 peloton à **la cote 212**. Le **8**, le 3e bataillon, toujours à la disposition du 2e Corps, est rattaché à la Division **CHRÉTIEN**. La mission du 48e reste la même : participer au service des tranchées de 1re et 2e ligne sur cette partie du front.

Ces rudes journées de bataille ont donné au Régiment une nouvelle occasion d'affirmer son endurance et le courage de ses soldats. Les relèves de nuit très difficiles (surtout aux **tranchées devant Maizeray**), en raison de l'état du terrain boueux, glissant, et du feu des mitrailleuses ennemies ; les rafales d'un vent âpre et les ondées glaciales, les bombardements quotidiens à Ville-

en-Woëvre, à Hennemont, à Pintheville, tout contribue à l'éprouver. Du reste, la bataille n'est pas terminée, la lutte d'artillerie continue.

Le 9 avril, en prévision d'une extension de front, le Commandant **BOURDIER** (3e bataillon) va avec ses officiers reconnaître les tranchées en avant de Riaville. Le secteur est toujours très agité. Le brave Commandant, qu'on est habitué à voir partout où il y a du danger, est grièvement blessé au bras droit par un éclat d'obus. Le capitaine **MONTAUT** prend le commandement du bataillon. La reconnaissance s'est effectuée malgré tout ; les 10e et 12e compagnies vont en ligne en avant de Riaville, la 9e en réserve dans le village et au travail dans les boyaux. Les quatre compagnies sont à la disposition du Colonel commandant le 128e R. I. (4e D. I.), pour le service et les travaux dans ce secteur. Les 1er et 2e bataillons restent dans les secteurs de Pintheville-Bois Communaux (1er bataillon) et d'Hennemont (2e bataillon), comme troupes de soutien et travailleurs avec les régiments actifs. Le Commandement se plaît à reconnaître leur endurance et leur valeur : « *Je n'ai qu'à me louer du concours que me prêtent le Chef de bataillon et les officiers, et du zèle et de la bonne volonté déployés par ces braves territoriaux* », écrit le colonel **CHARPY** (84e R. I.), parlant du 2e bataillon, dans un rapport au Général commandant le secteur.

Dans la nuit du 11 au 12, le 3e bataillon va cantonner tout entier à Manheulles, mais il reste à la disposition du secteur de Riaville pour les travaux. Le 12, la 4e Division attaque de nouveau en avant de Riaville. Dans la journée, bombardement de Manheulles et d'Hennemont, et des Bois Communaux de Pintheville.

Du 12 au 17, les compagnies du 3e bataillon vont successivement (tantôt une, tantôt deux), à Riaville et en avant, travailler ou enterrer les morts sous les balles et les obus ; le secteur reste agité. Pendant la même période, le 2e bataillon tient toujours les tranchées à Hennemont (tranchée de la Haie, tranchées du Calvaire et du Verger), où les bombardements lui font subir des pertes. Ville-en-Woëvre, Hennemont, Manheulles, reçoivent chaque jour leur large part de « marmites ».

☼

Tel a été le rôle du 48e R. I. T. pendant cette offensive de la Woëvre qui, malgré de lourds sacrifices, n'aboutit pas au succès espéré. Du moins, elle ne fut pas sans résultat : le 9 avril, une division du 6e Corps s'emparait enfin de presque tout le reste des Éparges et parvenait à s'y maintenir.

Le 18 avril, les 1er et 2e bataillons, avec l'Etat-major du régiment, sont détachés du 1er Corps d'armée et passent de nouveau à la Division de marche de Verdun ; mais le 3e bataillon reste avec le 2e Corps.

Les derniers jours d'avril sont assez calmes pour les deux premiers bataillons, qui se retirent progressivement vers les Côtes de Meuse ; le 1er bataillon, cependant, continue à fournir deux compagnies au Bois de la Noire-Haie et aux tranchées devant Pareid. A partir du 19, le Lieutenant-colonel est à Watronville. Le 7 mai, l'Etat-major du régiment et deux compagnies du 1er bataillon (1re et 4e), se rendent à Charny, où le 2e bataillon arrive à son tour le 8, et les 2e et 3e compagnies, le 10.

C'est à Charny et dans le secteur de Cumières que se passeront, en un calme relatif, les derniers mois du séjour du 48e à Verdun. Mais tandis que les 1er et 2e bataillons sont envoyés dans ce secteur au début du mois de mai, le 3e, qui reste attaché au 2e Corps, ne viendra les y rejoindre qu'un mois plus tard. Entre temps, il aura connu encore de chaudes journées.

☼

Du 23 au 30 avril, les compagnies du 3e bataillon, cantonnées à Manheulles où elles sont violemment bombardées presque chaque jour, sont occupées aux travaux de nuit ou autres, dans le secteur de Fresnes-Champlon.

Le 30, de nouveaux ordres affectent le 3e bataillon au service des tranchées de première ligne dans ce même secteur (devant Marchéville et la cote 233), concurremment avec les troupes actives (120e R. I., et 9e Bataillon de Chasseurs à pied). Ce secteur, où depuis six mois plusieurs attaques successives ont échoué devant la résistance allemande, est resté très animé. Le canon durant le jour, la fusillade toute la nuit : c'est le programme quotidien.

Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les 9e et 10e compagnies viennent occuper leurs emplacements. Elles alterneront, par périodes de cinq jours, avec les 10e et 12e, et il en sera ainsi jusqu'au 5 juin.

Dans les premiers jours de mai, les tranchées et les cantonnements situés à proximité des lignes ont à subir des bombardements particulièrement intenses ; c'est l'époque où l'ennemi, à la faveur d'une surprise, s'avance dans la Tranchée de Calonne. La bataille (sur les Hauts de Meuse) est acharnée et dure plusieurs jours, pendant lesquels l'artillerie allemande exécute sur nos tranchées de la Woëvre de violents barrages, parfois pendant de longues heures, tantôt à coups de 150, tantôt par rafales de 105 et 77 se succédant sans interruption. Le 2 mai, à Manheulles, deux officiers de la 10e compagnie, le lieutenant **ROMANETTI** et le capitaine **MARION**, sont, l'un tué, l'autre mortellement blessé. Nos compagnies évacuent le village devenu intenable, et vont cantonner dans les baraques, inachevées et ouvertes à tous les vents, du Bois de Manheulles 1.

Une nouvelle occasion allait s'offrir au 48e de montrer ce que valent les territoriaux. En avant de nos tranchées de 1re ligne, devant Marchéville, se trouvait un poste d'écoute, occupé chaque nuit par quelques hommes du régiment actif et un agent de liaison détaché par nous. Le 22 mai, à la tombée de la nuit, le sergent Bertrand, de la 9e compagnie, conduit un de ses hommes à ce poste, comme d'habitude, pensant y trouver le groupe du 120e R. I. déjà en position. Celui-ci n'est pas encore arrivé : mais un parti d'ennemis s'est glissé jusque-là, à la faveur du crépuscule presque éteint, en se dissimulant dans les buissons qui se trouvent aux abords du village. Ils occupent le poste. La nuit vient. Au moment où **BERTRAND** et son compagnon s'approchent, les Allemands les couchent en joue, et l'un d'eux, parlant français, leur crie : « *Rendez-vous* ». — « *Voilà comme je me rends* », répond **BERTRAND** en armant son fusil, Aussitôt le soldat **BARBONNE** est tué net. **BERTRAND** est mortellement blessé ; une balle lui a brisé le bras droit, une autre a percé la poitrine. Il trouve la force d'échapper à l'ennemi, rejoint la tranchée, donne l'alerte. Son courage et sa présence d'esprit permettent de prendre les dispositions nécessaires. Au même moment, à notre gauche, on s'attend à une attaque ; la fusillade redouble. Un tir de barrage, vivement déclenché, en quelques rapides rafales, met les Allemands à la raison.

Une belle citation à l'ordre de l'Armée vint récompenser l'héroïsme de **BERTRAND**, mais il n'eut pas la joie de la connaître : il mourut le 24 mai au matin.

☼

1 Le **3 juin**, un avion ennemi y lance 12 bombes.

C'est seulement le 5 juin 1915, que le 3e bataillon quitte le 2e Corps d'armée pour rejoindre le régiment ; il arrive à Charny le 7.

Voilà enfin le 48e R. I. T. reconstitué et groupé au complet autour de son Colonel.

Pendant les sept mois et demi passés en Woëvre, il a perdu 60 tués, dont 2 officiers, et 128 blessés (dont un bon nombre très grièvement), sans compter 287 évacués pour maladies résultant, le plus souvent, des fatigues et des souffrances de la campagne. Un peu de repos était bien mérité, et c'est un demi-repos que le régiment va goûter.

A Charny, le régiment est en réserve de la Place de Verdun, à la disposition et sous les ordres immédiats du Général Gouverneur. Il participe au service des tranchées de 2e ligne dans le secteur de Cumières (Côte de l'Oie, Bois de Cumières et des Corbeaux, Béthincourt, Mort-Homme), d'abord avec deux compagnies, puis avec quatre compagnies, et enfin, à partir du 8 juillet, avec six compagnies dont trois pour les travaux.

Ce secteur, qui devait être un jour le théâtre de luttes gigantesques, était alors assez calme. Certaines compagnies y furent cependant éprouvées par les obus ennemis ; le 24 mai, les 2e et 3e compagnies, à Cumières et au Bois de Bouleaux, ont quatre tués et un certain nombre de blessés, dont le capitaine **FAGOT**, commandant la 2e compagnie. Le 15 juillet, la 7e a six blessés au Mort-Homme. Malgré ces pertes, on peut dire que dans l'ensemble, cette période fut pour le régiment un temps de répit et de détente. Les compagnies au repos, à Charny, emploient leur temps à l'instruction et à l'exercice.

Aux tranchées, s'il n'y avait tant de vermine dans certains abris, la vie serait presque agréable. Grâce au beau temps, Béthincourt lui-même semble pittoresque. Le contraste avec la période précédente fait mieux apprécier la douceur d'une vie plus civilisée ; à Charny, les maisons sont intactes, le chemin de fer fonctionne, et il y a une église dont les cloches sonnent comme au temps de paix ! Quel changement pour des « poilus » qui pendant plusieurs mois n'ont contemplé que la Woëvre désolée. On profite de ce séjour pour organiser quelques distractions : les 9, 10 et 11 juillet, un concert récréatif est donné par les artistes du 48e, dans une grange bien aménagée, éclairée à la lumière électrique. Les séances sont des mieux réussies et font plaisir à leurs très nombreux auditoires.

Le 13, une cérémonie émouvante se déroule au champ de tir de Regret : c'est la remise des premières Croix de Guerre aux officiers, sous-officiers et soldats du régiment. Quarante-huit braves reçoivent ce témoignage de leur absolu dévouement au devoir pendant les mois écoulés. Nombre d'autres qui l'ont dès maintenant méritée, la recevront plus tard. Le 22 juillet, dix-sept nouvelles croix de guerre sont distribuées. Mais noblesse oblige. Ce temps de demi-repos ne doit pas faire perdre de vue l'avenir, et l'ennemi est toujours sur le sol français.

Le 4 juin, pour la première fois, les Allemands bombardent Verdun à coups de 380. Ils ne cessent d'avoir les yeux fixés sur cet objectif, pour lequel ils ont déjà sacrifié et plus encore sacrifieront tant d'hommes. Le 30 juin et les jours suivants, le Lieutenant-colonel et les officiers du régiment reconnaissent les positions du Bois des Hautes-Charrières (N.-N. E. d'Abaucourt), que le régiment pourrait avoir à défendre en cas d'attaque de Verdun par ce côté. En même temps, les travaux de défense confiés au 48e, dans le secteur de Cumières, sont poussés très activement ; au Mort-Homme, à Béthincourt, en avant du Bois des Corbeaux et de la Côte de l'Oie, des boyaux, des abris, etc., sont construits ou entrepris.

Mais le régiment ne pourra achever ce qu'il a commencé.

Le 18 juillet, il reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour une destination inconnue.

Le 1er bataillon est embarqué en chemin de fer dans la nuit du 22 au 23 juillet. Les 2e et 3e bataillons partent ensuite à deux jours d'intervalle. Le régiment, permutant avec le 34e R. I. T., quitte Verdun pour le front de Lorraine.

Ancestramil

SUR LE FRONT DE LORRAINE

(**27 Juillet 1915 — 4 Mars 1918**)

———————

C'est le 27 juillet 1915 que le 3e bataillon débarque, après les deux autres, à Nancy. Le même jour, le 1er bataillon entre en secteur aux Bois de la Haute-Côte et des Charbonniers, et Forêt de Champenoux, et dès lors pendant plus de deux années, le Régiment tiendra les tranchées qui défendent la grande ville de l'Est, la capitale de la Lorraine, si proche du front.

Nancy, pas plus que Verdun, n'a été souillée par l'envahisseur. En 1914, l'ennemi pensa s'en emparer, et déjà le Kaiser avait tout disposé pour son entrée triomphale : mais l'héroïque résistance des régiments français au Grand Couronné brisa ses efforts, et l'Allemand dut se retirer sur la rive droite de la Seille. Au moment où le 48e Territorial arrive dans cette région, les positions respectives des deux armées se sont stabilisées de part et d'autre de cette rivière qui les sépare, jusqu'à Moncel du moins ; plus à l'est, c'est le cours de la Loutre Noire qui fait la démarcation.

Chacun de nos bataillons, quatre jours après le débarquement à Nancy, entre en secteur. Le régiment est rattaché à la 68e D. I. (Général **PRAX**), qui elle-même fait partie du Détachement d'Armée de Lorraine (Général **GÉRARD**). Dans la suite, les divisions pourront être déplacées ou envoyées sur d'autres fronts, le 48e R.I.T. restera au D. A. L., (devenu VIIIe Armée à partir du 5 janvier 1917), et, demeurant dans la même région, tiendra les tranchées de 1re ou 2e ligne, successivement, suivant les besoins, sur presque tous les points du front compris entre Armaucourt et Lanfroicourt, au nord, et les Jumelles d'Arracourt, à l'est.

A la fin de juillet 1915, quand le 48e arrive dans le secteur Écuelle-Champenoux, le calme règne sur les lignes, à peine troublé de temps en temps par quelques rares coups de canon. Le 1er bataillon (Commandant **MOTTART**) est, nous l'avons dit, aux Bois de la Haute-Côte et des Charbonniers, avec une compagnie dans la Forêt de Champenoux (Maison forestière de Brin), et deux compagnies en réserve à Écuelle et à la Ferme de Fleur-Fontaine.

Le 2e bataillon (Commandant **de HÉDOUVILLE**, puis Commandant **ROY**) a deux compagnies aux tranchées depuis la cote 250 jusqu'à la Cornée de Mazerulles (extrémité est de la forêt de Champenoux), et occupe en 1re ligne le Four à Chaux et la station de Brin. Ses deux autres compagnies sont à tour de rôle en réserve à Champenoux.

Enfin, le 3e bataillon (Commandant **BOURDIER**), qui n'a qu'une demi compagnie aux tranchées (en avant d'Athienville), reçoit pour principale mission, à ce moment, d'exécuter des travaux de défense urgents (tranchées, réseaux de fil de fer, etc.., en avant des premières lignes), dans les secteurs du Bois du Ranzey, d'Athienville et d'Arracourt. Cette mission n'est pas sans péril : dans la nuit du 8 au 9 août, la 9e compagnie, en avant d'Arracourt, se trouve aux prises avec une reconnaissance allemande qui lui tue deux hommes et en blesse plusieurs autres.

☼

Cette période est marquée par des mutations qui viennent affecter profondément la composition du régiment et rompre l'homogénéité qu'il tenait non seulement de son origine, mais plus encore peut-être de la communauté de vie pendant la rude campagne de la Woëvre. Dans le courant des mois d'août et de septembre 1915, les hommes appartenant aux classes les plus jeunes (l898 et 1899) passent dans les régiments de réserve active de la division 1, et le 48e reçoit en échange, nombre pour nombre, les hommes des classes plus anciennes de ces régiments. Environ 450 hommes, y compris quelques gradés, provenant des recrutements du sud-ouest (Saintonge, Bordelais, Landes, Pyrénées, etc.), viennent ainsi remplacer pour autant les Champenois ou les Parisiens du 48e. Celui-ci trouve dans les contingents qui lui arrivent un bon nombre d'excellentes recrues ; mais il reste privé de ses forces les plus jeunes, et il faudra un certain temps pour que la fusion s'opère complètement entre des éléments si dissemblables par leur origine et leur caractère.

C'est aussi pendant cette période que les permissions s'organisent définitivement. Les premiers permissionnaires étaient partis de Charny, au moment où le 48e allait quitter Verdun. Le déplacement du Corps retarda un peu les suivants, mais dans le courant du mois d'août, le roulement s'établit. La permission ! une chose à laquelle nous n'aurions jamais osé croire, tant elle semblait impossible, dans les dix premiers mois de la guerre. Elle est devenue la chose la plus normale, — un droit exigible. Mais c'est que la guerre a pris le chemin de durer, on ne sait combien encore …

☼

Dans le courant de septembre, la partie du front occupée par le régiment, tend à s'animer davantage. L'artillerie ennemie, plus active, tire presque chaque jour sur nos positions ou cantonnements. Le 24 (sur la cote 250 et l'Étoile de Brin), puis le 28 septembre (sur le secteur d'Athienville), bombardements. Le 27, un poste d'écoute du 3e bataillon est attaqué, et repousse l'ennemi par ses feux. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, après une vive lutte d'artillerie, l'ennemi attaque le poste des Baraques (à l'est de la cote 244), et ses intentions paraissent assez menaçantes pour que toutes les troupes de la Brigade soient alertées jusqu'au 15 à 23 heures.

Pendant les deux premiers mois de notre séjour en Lorraine, le Lieutenant-colonel commandant le 48e R. I. T. avait rempli les fonctions de major de tranchées pour l'ensemble des positions occupées par le régiment. Le 6 novembre, il reçoit le commandement du sous-secteur compris entre Brin au nord et la Cornée de Mazerulles au sud.

En même temps un léger remaniement est opéré dans les emplacements des compagnies. L'Etat-major du régiment est à Amance, où les compagnies ont aussi leurs cantonnements de repos.

Le 14 novembre, au cours d'une revue sur le Plateau de Malzéville, le Président de la République remet au Lieutenant-colonel **LORÉAL** la rosette d'Officier de la Légion d'honneur et la Croix de Guerre avec palme.

☼

1 Déjà en **octobre 1914**, des prélèvements avaient été faits au 48e R. I. T. pour les régiments de réserve active de la Division de marche de Verdun (6 sergents, 6 caporaux, 118 soldats).
Au total, **de 1914 à 1916**, le régiment a fourni aux régiments de réserve active : cinq officiers, un bon nombre de sous-officiers, nommés sous-lieutenants à leur passage dans ces nouveaux corps, et plusieurs centaines de gradés et soldats.

L'hiver est venu, — le deuxième. Sans parler de plusieurs bombardements dans le courant de décembre (vers la cote 250, le P. C. de l'Étang de Brin, et surtout le 29, sur le Bois de Faulx et le Bois Morel), l'ennemi réservait pour le 1er janvier 1916 un exploit de sa façon. Il voulut jeter la terreur sur Nancy. A onze heures, les obus commençaient à tomber sur la malheureuse cité. En même temps, une lutte intense d'artillerie s'engageait sur la ligne, nos grosses pièces cherchant à atteindre le ou les 380 des Allemands, et ceux-ci ripostant par un bombardement de tous calibres sur les positions occupées par nos compagnies (218 obus sur la Cornée de Mazerulles). Le jour de l'an de nos poilus en fut quelque peu troublé ; mais ils en avaient vu d'autres.

Pendant les premiers jours de janvier, l'activité de l'artillerie ennemie resta assez vive sur nos positions. Au total, cette masse d'explosifs et de ferraille ne fit pas grands dégâts : il y eut seulement quelques blessés. Mais Nancy, dans le courant du mois, fut plusieurs fois bombardée à coups de 380.

Du 19 au 31 janvier 1916, un temps de repos est accordé au régiment, qui n'en a guère connu depuis le début de la guerre.

Les trois bataillons cantonnent aux environs de Nancy (une compagnie dans la ville même, pour garder les immeubles atteints par le bombardement). Mais sans doute le brave 48e n'est point fait pour la quiétude. Le 24 janvier, des avions allemands survolent Saint-Max, un de ses cantonnements, et y jettent des bombes : nous avons deux tués et plusieurs blessés, dont deux mourront le lendemain. Malgré tout, ces quelques jours où l'on vécut autrement que dans les bois et les tranchées, parurent bons, et volontiers on les aurait vu se prolonger. Dès le 1er février, il faut reprendre le chemin des avant-postes, où le Régiment va occuper le même secteur qu'auparavant. Cette fois, le 3e bataillon est avec les deux autres ; il reste en réserve à Amance et à Laitre.

Cette période d'avant-postes fut de courte durée. Le 14 février, le Régiment était de nouveau envoyé au repos à Flavigny ; entre Nancy et Pont-Saint-Vincent, et, en même temps, il était détaché de la 68e D. I.

Pendant les mois de février et mars 1916, la situation du régiment, qui cependant finit par rester dans son ancien secteur, est assez instable. C'est l'époque de la grande offensive allemande contre Verdun, et la répercussion s'en fait sentir sur tout le front. Par moments, les ordres se succèdent de jour en jour, et même d'heure en heure, suivant les nécessités. Dans ces deux mois, les différentes fractions du 48e R. I. T. ont plusieurs fois changé d'emplacements. Nous ne les suivrons pas dans le détail de tous ces mouvements ; il suffit d'indiquer les principaux.

En quittant les avant-postes dans la nuit du 13 au 14 février, le 48e avait passé les consignes au 37e R. I. (11e Division remplaçant la 68e). La présence de la « Division de fer » sur le front de Nancy avait-elle une signification particulière ? — Quoi qu'il en soit, le 48e, après avoir été au repos à Flavigny pendant dix jours, occupé à confectionner des piquets et des gaulettes dans les bois environnants, est rappelé aux avant-postes le 26 février. Rattaché à la 11e D. I. (Général **FERRY**), il reprend à peu près ses anciens emplacements ; toutefois, le 2e bataillon a deux compagnies (7e et 8e) aux Bois des Cent-Chênes et de la Grande-Goutte ; le 3e, qui est appelé éventuellement à combattre sur la troisième position, y travaille aux ouvrages de défense, que l'on pousse très activement. Cette

période est marquée par une intensité redoublée de notre artillerie, à laquelle, bien entendu, répond celle de l'ennemi. Les bombardements sont fréquents sur nos lignes.

Le 13 mars, la 11e D. I. quitte à son tour le secteur. La 129e D. I. (Général **GARBIT**), qui est arrivée depuis quelques jours, puis la 130e (Général **TOULORGE**), sont en ligne et se partagent le 48e Territorial : le 1er bataillon dépend de la 129e, et occupe la Haute-Côte, la Maquignière, le Rond Bouteillier ; les deux autres sont rattachés à la 130e. Tous trois, destinés à être troupes de soutien en cas d'attaque, sont principalement occupés aux travaux que l'on continue à pousser avec la plus grande activité. Quatre compagnies cependant prennent part au service d'avant-postes : deux compagnies du 1er bataillon, à la cote 250, à Armaucourt et Lanfroicourt, et deux compagnies du 2e bataillon qui sont : la 5e à la Cornée de Mazerulles, la 8e au P. A. des Cent-Chênes. — La 7e compagnie à Mazerulles, les compagnies du 3e bataillon à Hoéville, aux Bois de Faulx et du Raon, travaillent de jour et de nuit.

Pendant ce temps, la lutte d'artillerie continue à être parfois très vive sur nos lignes. Le 10 avril, dans la matinée, les Cent-Chênes, où se trouve la 8e compagnie, sont bombardés à coups d'obus de très gros calibre ; le sous-lieutenant de TASSIGNY est tué, et le sergent-major GALLOIS très grièvement blessé. Au bois de Faulx, le 18 mai, le sous-lieutenant BRISSON est à son tour blessé et devra subir l'amputation d'une jambe.

La situation reste à peu près la même, jusqu'au 20 juillet, malgré un certain nombre de déplacements pour la plupart des compagnies. Entre temps, les 129e et 130e D. I. sont parties, — elles allaient s'illustrer à Verdun, — et c'est à la 59e D. I. (Général **DESSORT**), que le 48e est rattaché depuis le 4 juin. Il faut noter qu'en se séparant de nos braves territoriaux, les Généraux commandant les 11e, 129e et 130e D. I., adressent aux officiers et soldats leurs éloges et le témoignage de leur satisfaction. Ces félicitations sont transmises à tous par la voie de l'ordre, et le Régiment en conserve une légitime fierté.

FÉLICITATIONS

DES GÉNÉRAUX COMMANDANT LES 129e ET 130e D. I.

« Au moment où le 1er Bataillon du 48e R. I. T. passe sous les ordres de la 130e D. I., le Général commandant la 129e D. I. est heureux d'adresser ses remerciements au Chef de Bataillon MOTTART pour le zèle compétent que ce dernier a apporté dans toutes les tâches qui lui ont été confiées.

« Il charge le Chef de Bataillon MOTTART, commandant le 1er Bataillon du 48e R. I. T., d'exprimer à tous les Officiers, gradés, et hommes de troupe de ce Bataillon, sa plus entière satisfaction ».

Signé : Général **GARBIT**.

« La 130e D. I., en quittant le secteur d'Essey, y laisse le 48e R. I. T.

« Le Général commandant la D. I. tient à exprimer au Lieutenant-colonel LORÉAL, aux Officiers et

au Régiment qu'il commande, l'expression de sa satisfaction. Il se plaît à reconnaître la bonne tenue du 48e R. I. T., le dévouement de ses Officiers, le zèle et le bon esprit dont ont fait preuve en toutes circonstances les sous-officiers, caporaux et soldats ».

Signé : Général **TOULORGE**.

☼

Pourtant, le Régiment a encore subi, pendant les derniers mois écoulés, bien des mutations. Les renforts qu'il a reçus du dépôt en septembre et octobre 1915, lui ont apporté surtout des hommes des classes les plus anciennes (1892, 1891) ou des récupérés, qui, malgré leur bonne volonté, ne peuvent donner au régiment la même force que leurs camarades plus jeunes ou plus entraînés. Ils y restent d'ailleurs peu de temps. Dès le mois de novembre 1915, six cents hommes (y compris quelques gradés) des classes 1892 et plus anciennes, passent aux bataillons d'étapes, et le régiment reçoit en échange autant d'hommes des 81e et 85e R. I. T. — Le 1er avril 1916, nouveaux échanges : ce qui restait de la classe 1892, passe dans les services d'étapes, et le 48e reçoit en retour un même nombre d'hommes plus jeunes (classes 1895 et 1896).

D'autre part, il ne se passe pas de semaine sans que des départs isolés viennent appauvrir les compagnies sans compensation : pères de familles nombreuses allant à l'arrière, ouvriers renvoyés aux usines ou dans leur corps de métier, c'est un mouvement perpétuel.

Par ailleurs, il faut le dire, il reçoit des transformations qui augmentent sa force. C'est ainsi que le 11 mars 1916, il est doté d'une deuxième compagnie de mitrailleuses, dont le personnel est du reste fourni par le régiment lui-même ; le commandement en est confié au Lieutenant **FLEURY**. Quelques mois plus tard, les équipes de grenadiers sont réorganisées, puis à l'automne et au début de l'hiver, celles de V. B. et de fusiliers mitrailleurs seront constituées dans les compagnies.

A partir du 28 mai, les deux compagnies de mitrailleuses ont chacune deux sections en ligne (flanquement de Brin, cote 244, Four à Chaux, Cornée de Mazerulles). Le 1er bataillon, qui a tenu longtemps les positions de la Haute Côte et du Bois des Charbonniers, appuie à droite jusqu'à la cote 250. La partie nord de ce secteur reste toujours très sensible ; la 4e compagnie y est violemment bombardée dans la nuit du 16 au 17 juillet, au cours d'une attaque allemande contre le poste des Aubiers.

☼

Bientôt, un mouvement général de la Division va rappeler le Régiment tout entier aux premières lignes pour de longs mois.

C'est le 20 juillet 1916, que s'effectue la relève. A dater de ce jour, le 48e R. I. T. est chargé du service d'avant-postes dans le secteur ou quartier de Serres, c'est-à-dire, sur le front du Bois du

Ranzey et d'Athienville, jusqu'aux Jumelles d'Arracourt exclusivement. Les 1er et 3e bataillons alternent au Bois du Ranzey, renforcés par la 1re C. M. ; le 2e bataillon, avec la 2e C. M., occupe le sous-quartier d'Athienville, assurant par lui-même la relève sur les positions dont il a la garde. Le P. C. du Lieutenant-colonel est à Serres.

Pendant huit mois, le Régiment accomplira sans défaillance, la mission qui lui est confiée. Le secteur, dans l'ensemble, est calme ; mais ce calme pourrait être trompeur, si l'on s'y fiait pour s'endormir. Les reconnaissances allemandes viennent fréquemment, la nuit, tâter nos lignes, cherchant à enlever l'un ou l'autre de nos postes et à faire des prisonniers. Le 48e Territorial saura, par sa vigilance, déjouer les ruses de l'ennemi, ou résister à ses coups, sans se laisser enlever un seul homme.

C'est à monter cette garde inflexible, — tout en continuant les travaux de défense, — que le Régiment passera les mois de l'automne et de l'hiver 1916-1917. Les relèves se succéderont, les semaines passeront, dans une monotonie que viendront troubler de temps à autre les coups de main ou les « marmites » des Allemands.

Dans la nuit du 7 au 8 octobre, un vif combat à notre gauche sur le front du Bois Sainte-Marie, alerte le 1er bataillon au Ranzey.

Peu de temps après, dans la nuit du 19 au 20 octobre, une reconnaissance allemande attaque un des postes occupés par la 5e compagnie en avant d'Athienville. Profitant de l'obscurité impénétrable, de la pluie et du vent, l'ennemi a pu couper les réseaux, s'approcher et tomber sur un poste de sentinelles ; un allemand désarme le caporal **JARROT**, et tire sur lui à bout portant toutes les balles de son pistolet, après quoi il lui martèle la tête à coups de crosse, et le somme de lever les bras ; une lutte corps à corps s'engage, et le brave caporal, quoique blessé, maîtrise son adversaire qui, ne pouvant recharger son arme, renonce à la lutte et s'échappe. Les sentinelles, dont une blessée aussi, ont donné l'alerte ; les Allemands, leur coup manqué, battent en retraite. **JARROT**, par bonheur, n'a qu'une blessure sans gravité ; mais le col de sa capote et ses vêtements sont percés de plusieurs balles, qui l'ont manqué d'un rien. Encore un gaillard qui n'a pas froid aux yeux ! Lui et ses compagnons, pour leur énergique défense, reçoivent les félicitations du Général de Division, — en attendant la Croix de guerre, qui leur est donnée quelques jours après.

Dans la nuit du 13 au 14 novembre, nouvelle tentative des boches sur un autre de nos postes en avant d'Athienville. Cette fois, ils sont éventés par un guetteur de la 2e C. M. ; la section de mitrailleuses et le P. A., alertés aussitôt, repoussent l'ennemi par leurs feux. L'effectif de la reconnaissance allemande devait être assez fort, à en juger par les indices relevés sur le terrain et le matériel abandonné par l'ennemi.

Celui-ci, d'ailleurs, ne se lasse point : trois jours après, — dans la nuit du 16 au 17, — un parti d'allemands essaie encore d'aborder nos lignes, mais, tombant dans nos réseaux bas, essuie les feux de la 6e compagnie et doit une fois de plus se retirer, sans avoir pu réussir à surprendre la vigilance des nôtres.

Au surplus, nos patrouilles surveillent le terrain en avant de notre front, particulièrement devant le Bois du Ranzey, voisin de Bezange, occupée par l'ennemi. De temps à autre, on tend une embuscade. Mais il faut l'avouer, l'ennemi ne s'y laisse pas prendre. Une des causes en est peut-être que nos territoriaux, qui ne sont plus des jeunes gens, ne peuvent retenir la toux des vieilles bronchites chroniques ; le boche entend et se méfie.

L'hiver 1916-1917 se passe ainsi, sans que change le cours monotone des choses de la guerre :

bombardements, — et parfois lutte violente d'artillerie, — combats d'avions 1 sur nos lignes, — de temps à autre, tentatives toujours infructueuses de coups de main ennemis, — reconnaissances exécutées par les nôtres, — c'est l'histoire toute simple d'un secteur calme. La fin de l'hiver fut très rigoureuse ; les grands froids durèrent longtemps. Et les territoriaux continuaient à monter leur garde vigilante...

☼

Le 48e R. I. T. passa de la 59e à la 68e D. I., le 1er octobre 1916. En quittant le secteur, le Général **CARON**, commandant la Brigade à laquelle le Régiment avait été rattaché pendant quatre mois, tint à le féliciter pour l'endurance, la discipline, l'entrain et l'ardeur au travail dont il n'avait cessé de faire preuve.

Le Lieutenant-colonel **LORÉAL** était fier de ces marques d'estime données à son Régiment, qu'il aimait profondément. Deux ans et demi de campagne créent des liens si forts ! Son rêve était de le ramener à Châlons, Drapeau déployé, après la paix victorieuse. Aussi lui fut-il très dur de le quitter, lorsque le 21 janvier 1917, son état de santé l'obligea à partir vers un hôpital de l'intérieur.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 345

« A la date du 22 Janvier 1917, M. le Lieutenant-colonel DÉTROYAT prend le commandement du Régiment à la tête duquel ma santé ne me permet plus de rester.

« Ce n'est pas sans émotion que je quitte ce beau Régiment, que j'ai l'honneur de commander depuis sept ans, dont trente mois de front.

« Depuis le commencement de la campagne, je n'ai que des remerciements à adresser à tous pour le courage, l'endurance et l'esprit militaire dont les officiers, les sous-officiers et les hommes ont fait preuve en toutes circonstances, même dans les situations les plus critiques.

« C'est le cœur brisé que je quitte le 48e, que je vous quitte. Mais je suis certain que vous continuerez à faire honneur à notre Drapeau, à qui j'adresse mon dernier salut.

« Au revoir à tous. Quand je serai rétabli, j'espère bien être encore de ceux qui contribueront à la victoire finale ».

Aux armées, le **21-1-17**,

Signé : **LORÉAL**.

Le même jour, le Lieutenant-colonel **DÉTROYAT**, officier de cavalerie passé dans l'infanterie sur sa demande, prenait le commandement du Régiment.

☼

1 En mars 1917, l'escadrille de GUYNEMER est dans notre secteur : on assiste à de grandes batailles. Le 16, trois avions allemands sont abattus en flammes, dont un près d'Athienville, et un autre près de Valhey (ce dernier par le lieutenant DEULLIN).

Le 48e R. I. T. était encore dans le secteur de Serres, quand, au mois de mars 1917, il fut réorganisé, comme tous les autres régiments, suivant les ordres du Général en Chef. A la date du 16 mars, une compagnie de chacun des bataillons était dissoute, une troisième C. M. était créée, et les trois bataillons se trouvaient constitués chacun à trois compagnies et une compagnie de mitrailleuses. De plus, le peloton de sapeurs-pionniers et bombardiers était réorganisé1. Au total, la diminution des effectifs se trouvait en partie compensée par la réduction du nombre des compagnies et la proportion plus forte de mitrailleuses.

C'est avec cette organisation nouvelle que le 48e, dans les premiers jours d'avril 1917, fait mouvement pour étendre son secteur à gauche, en occupant le bois Sainte-Marie, et quitter en même temps le sous-quartier d'Athienville à droite. Relève faite dans la nuit du 2 au 3, le 1er bataillon est en ligne au Bois Sainte-Marie, le 3e, au Bois du Ranzey, et le 2e en réserve. Le P. C. du Lieutenant-colonel est à Hoéville. Les bataillons se succéderont à tour de rôle dans chacune des trois positions, vingt jours en ligne, dix jours en réserve.

En s'étendant à gauche, le 48e R.I.T. reçoit une mission délicate ; en cette partie resserrée de la vallée de la Loutre, le front du Bois Sainte-Marie, placé en face du saillant ennemi du Bois de Savegnière, est un point sensible, et les tranchées qui gardent le découvert entre Sainte-Marie et le Ranzey, sont exposées plus particulièrement à la fois aux feux et aux coups de main. De son côté, le terrain en avant du Ranzey a toujours besoin d'être surveillé. Aussi cette période est-elle marquée par une activité plus grande de nos reconnaissances sur tout le front gardé par le Régiment. Pour le surplus, les événements de chaque jour continuent à suivre leur cours ordinaire ; bombardements, coups de main, etc... Le voisinage du sailant français de Moncel, où les lignes sont souvent agitées, occasionne de temps à autre des alertes au Bois Sainte-Marie (par exemple dans la nuit du 21 au 22 mai).

Pendant le printemps et l'été 1917, le 48e restera en ligne dans ce secteur, sauf trois courtes interruptions et une période passée dans le secteur voisin, plus délicat encore, de Sornéville-Moncel-Mazerulles.

Le 24 mai, le Régiment passe à la 37e D. I. (Général **GARNIER-DUPLESSIX**), qui entre en ligne à la place de la 68e : ce sont des Zouaves et des Tirailleurs. Ces vaillantes troupes d'assaut, qui ont pris part à de nombreuses attaques célèbres, font bon ménage avec leurs vieux camarades territoriaux ; pourtant il faut prendre quelques précautions avec les tirailleurs indigènes. Quand ils sont en sentinelle sur les lignes, la nuit, ils ne connaissent personne, — à l'exception des leurs, — et vous jettent des grenades un peu trop facilement.

Avec la 37e D. I., le Régiment conserve tout d'abord ses emplacements (Sainte-Marie - Ranzey), en liaison à gauche avec le 2e Tirailleurs, et pendant les derniers jours de mai et le début de juin, il continue à tenir les premières lignes sans événements bien notables : noterai-je par le menu les « marmitages » ou les reconnaissances nocturnes, ou les avions, ou les « drachen » ? La litanie serait monotone. Pourtant, il faut mentionner les visites au Moulin-Sainte-Marie (sur la Loutre), plusieurs fois réitérées depuis le début d'avril.

Les 4 et 5 juin, le 48e R. I. T. est relevé par le 2e Zouaves, et s'en va joyeusement goûter dix jours de repos à l'arrière (si l'on peut appeler ainsi des cantonnements situés à quelques kilomètres des coups de fusil). Dans la nuit du 16 au 17 juin, il remonte en ligne, et cette fois dans le « quartier »

1 Furent dissoutes les 2e, 8e et 10e Compagnies. La quatrième devint la deuxième, et la douzième devint la dixième

d'Erbéviller, c'est à dire sur le front Sornéville – Moncel - Mazerulles. C'est un témoignage de confiance que lui donne le Commandement en l'envoyant tenir ces positions, qui, surtout Moncel, sont très exposées aux attaques ennemies. Peu de régiments ont tenu ce point sans y avoir subi des pertes ou laissé des prisonniers aux mains des Allemands. L'honneur d'occuper ce secteur échoit au 1er bataillon (Commandant **MOTTART**) ; le 3e est à sa droite (Sornéville – Hailly - Fouilly), et le 2e à sa gauche (Mazerulles - Ramont).

Les douze jours de cette période d'avant-postes se passent .sans autres pertes qu'un blessé, marqués seulement par une grande activité de notre artillerie et les tirs de harcèlement de nos mitrailleuses sur l'ennemi, qui riposte en général faiblement.

☼

Du 30 juin au 10 juillet, le Régiment, relevé par le 2e Tirailleurs, passe en réserve d'Armée, et fournit des équipes aux travaux de la troisième position.

C'est pendant cette période de demi-repos, que le 48e voit s'éloigner de lui le Lieutenant-colonel **DÉTROYAT**, promu au grade de Colonel. Il y avait à peine six mois qu'il commandait le Régiment, mais déjà il s'était attaché au 48e, et sa forte volonté y avait marqué son empreinte. En nous quittant, le 8 juillet, pour rentrer dans la Cavalerie, son arme d'origine, il emportait un bon souvenir des vieux territoriaux, qu'il avait appris à aimer.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 376

*« Par décision du Général commandant en Chef, en date du 2 Juillet 1917, le Lieutenant-colonel **DÉTROYAT** est désigné pour prendre le commandement du 2e Régiment de Dragons.*

*« Le Lieutenant-colonel **d'ASSIGNY**, commandant le 213e R.I., est désigné pour exercer le commandement du 48e R. I. T.*

« C'est avec un vrai serrement de cœur que le Lieutenant-colonel quitte le Régiment qui avait toute sa confiance et qu'il était fier de commander.

« Depuis le début de la campagne, le 48e R. I. T. s'est fait remarquer partout par son esprit guerrier, par sa vigilance et sa solidité aux avant-postes, par son sang-froid dans les situations critiques, par sa belle tenue sous le feu, par son ardeur au travail, par sa bonne humeur en toutes circonstances.

« Jusqu'au dernier jour, il restera fidèle à ses traditions de devoir et d'honneur.

« Le Lieutenant-colonel adresse à tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, ses remerciements les plus affectueux et ses vœux les plus ardents. »

Signé : **DÉTROYAT**.

Le Lieutenant-colonel **d'ASSIGNY**, désigné pour prendre le commandement du 48e, arrive quelques jours après, et bientôt le même lien s'établit entre le nouveau Chef de Corps et son régiment. Dès les premières semaines, il lui imprime une énergique et paternelle direction, fruit de son expérience acquise aux régiments de Cavalerie et de Zouaves, puis à la tête du 213e R. I., actuellement dissous.

Du 10 au 22 juillet, le 48e est en ligne au Bois Sainte-Marie et au Ranzey ; il a repris son ancien secteur d'Hoéville. Et c'est là encore que, sauf douze jours de repos, du 23 juillet au 4 août, il achèvera l'été de 1917.

Le 6 août, il est détaché de la 37e D. I., et passe de nouveau à la 59e D. I. (Général **CLAUDEL** commandant la D. I., et Général **GASSOUIN** commandant 1'I. D.). En laissant le 48e sur les positions qu'il garde si fidèlement, le général **GARNIER-DUPLESSIX**, commandant la 37e D. I., tient à affirmer à son tour son estime pour lui.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 85

« Le Général commandant la 37e D. I., en quittant le secteur, a bien voulu exprimer au Lieutenant-colonel la très bonne impression qu'il emporte du 48e R. I. T.

« Il tient à ce que tous, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, sachent à quel point leur bel esprit militaire, leur dévouement, leur savoir-faire ont été hautement appréciés.

« Venant d'un tel Chef, l'éloge n'a que plus de valeur.

« Le Lieutenant-colonel est tout particulièrement heureux de le transmettre au Régiment, et il y joint de tout cœur ses félicitations personnelles, le passé étant pour lui un sûr garant de l'avenir ».

Signé : **FLAMEN D'ASSIGNY**.

☼

Hélas, peu de temps après, le Régiment subit une mutilation douloureuse. En exécution d'ordres supérieurs, le 3e Bataillon doit être dissous, ses éléments viendront renforcer les deux premiers. Par cette opération, qui s'effectue dans la deuxième quinzaine d'août, les effectifs des compagnies restantes se trouvent ramenés à leur chiffre normal et même portés à un chiffre supérieur : mais pour peu de temps, car les départs d'isolés continueront à les appauvrir. Cette dissolution du 3e bataillon entraîne, de plus, la mutation d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers qui se trouvent en excédent, et le Régiment voit encore s'éloigner plusieurs de ceux qui depuis le début ont fait campagne avec lui.

Malgré tout, il continue à occuper le secteur d'Hoéville, mais avec l'aide d'un bataillon du 4le R. I. T. pour compléter le roulement. C'est ainsi que se passeront les dernières semaines de son séjour dans ce secteur, sans autres événements que quelques tentatives de coups de main ennemis sur nos lignes, et de vifs bombardements répondant à nos rafales de mitrailleuses.

☼

Relevé des avant-postes dans la nuit du 9 au 10 octobre 1917, le Régiment fut alors placé en réserve d'Armée,

A cette date, il avait perdu : environ 80 tués, dont 3 officiers, et 200 blessés, dont 4 officiers.

Combien d'autres, évacués pour maladie, ont usé jusqu'au bout leurs forces dans l'accomplissement des obscurs devoirs ?

Combien d'autres, enfin, ont été tués ou blessés après leur passage dans des régiments actifs !

Tous sont restés fidèles à leur consigne : « *Tout sacrifier s'il le faut, pour que soient sauvés, Dieu aidant, leur Patrie et leur foyer* ».

☼

Le 11 octobre, le 1er Bataillon est cantonné dans la région de Moncel-lès-Lunéville.

Le 2e bataillon à Bénaménil et Fréménil.

Ils sont à la disposition du Commandant de l'Artillerie de la VIIIe Armée.

Le 1er Bataillon est chargé de construire une voie normale de 14 kilomètres dans la forêt de Mondon, de Moncel à Ménil-Flin.

Le 2e bataillon est chargé des voies de 0,60.

En janvier 1918, le 1er bataillon doit assurer la défense de la position de la forêt de Parroy jusqu'à la voie ferrée.

Le 2e bataillon assure la défense de la voie ferrée jusqu'à Bénaménil.

Pendant ce même mois, tout ce qui restait d'officiers et hommes de troupe des classes 1899 et 1898 passe dans des formations d'active et de réserve.

Ce nouveau prélèvement d'éléments jeunes qui ont fait leurs preuves pendant 42 mois de front presque ininterrompus, appauvrit encore le Régiment.

☼

Le 20 février, le 48e R. I. T., en vue de sa transformation en un bataillon de pionniers, a reçu ordre de faire mouvement.

E. M. du 1er bataillon, 1re, 2e, 3e, 5e, 6e compagnies sur Nancy. La 7e compagnie reste à Lunéville.

Les deux Compagnies de mitrailleuses deviennent C. M. P.

Et le 4 mars, la 7e compagnie devient 4e compagnie. Les 5e et 6e compagnies sont dissoutes et versées dans les 1re, 2e et 3e.

Un certain nombre de spécialistes passent au 82e R. I. T.

LETTRE DU GÉNERAL COMMANDANT LA VIIIe ARMÉE

Ancestramil

« Le Général de Division **GÉRARD**, commandant la VIIIe Armée, au Lieutenant-colonel commandant le 48e R. I. T.

*« Au moment où le 48e R. I. T. est dissous et ses éléments répartis dans d'autres formations de l'Armée, je tiens à adresser au Lieutenant-colonel **FLAMEN d'ASSIGNY**, ainsi qu'aux Officiers, sous-officiers et soldats de ce Régiment, le témoignage de mon entière satisfaction pour les services rendus par le Corps dans les diverses situations où il a été placé depuis le début de la campagne, en particulier à la VIIIe Armée.*

« Je suis convaincu que, dans leur nouvelle affectation, Officiers, sous-officiers et soldats continueront à apporter le même esprit de devoir et de discipline, qui avait fait du 48e R. I. T. un Régiment d'élite ».

Signé : **GÉRARD**.

A la date du 4 mars 1918, le 48e R. I. T. cessa d'exister en tant que Régiment.

Il peut être fier de sa courte histoire : il l'a écrite avec son sang.

Ancestrami

DÉCORATIONS ET CITATIONS

Légion d'Honneur :

Officiers : 3

Chevaliers : 6

Médailles militaires :

14

Citations

Ordre de l'armée :	17
— du Corps d'Armée :	5
— de la Division :	27
— de la Brigade :	6
— du Régiment :	396

Ancestramil

HISTORIQUE

du 1er Bataillon de Pionniers du 48e R. I. T.

Le 1er Bataillon de Pionniers du 48e R. I. T. a été formé le 5 mars 1918, en exécution de l'ordre N° 3320 du Général commandant en Chef, notifié sous le n° 918/M. Constitué à l'effectif de 1214 gradés et hommes, provenant des éléments restants du Régiment, et placé sous les ordres du Chef de Bataillon **MOTTART**, il aura à cœur de continuer jusqu'au bout les belles traditions du Corps.

Dès le 7 mars, les compagnies occupent leurs emplacements pour la reprise du travail conformément à l'ordre ci-après :

E. M. à Nancy.

1re Compagnie : Saint-Clément, Bayon, Baccarat.

2e Compagnie : Nancy, Saint-Nicolas-du- Port.

3e Compagnie : Custines, Faux-St-Pierre, Agincourt, Pont-Saint-Vincent.

4e Compagnie : Lunéville (à la disposition du 4e Bureau, VIIIe Armée), Unités d'étapes de gare.

Le 24 mars, 3 sections de la 3e compagnie sont à la disposition du service de l'artillerie de l'armée (Stockages).

Jusqu'à fin mars, la situation reste sans changement.

Mouvement du bataillon

En exécution de l'ordre particulier n° 2479 de la VIIIe Armée, en date du 1er avril 1918, le bataillon doit être regroupé à Lunéville, afin d'être embarqué pour une destination inconnue.

Ce mouvement est commencé le 3, au matin ; l'État-Major, les 1re, 2e et 3e compagnies gagnent Lunéville et cantonnent casernes Stanislas, La Barollière et Stainville.

Avant de quitter Nancy, le Chef de Bataillon a présenté, pour la dernière fois, aux éléments du bataillon cantonnés à la caserne Thiry, le Drapeau du Régiment dissous.

Le 6, l'ordre d'embarquer est reçu ; à 18 heures, le mouvement commence, l'embarquement se fait à la gare des marchandises de Lunéville, ─ à 20 heures, tout est terminé.

Départ du train à 22 h.37 pour Bailleul-sur-Thérain (Oise) ; arrivée du train, le 8, à 1 heure.

Le débarquement s'effectue et les hommes passent le restant de la nuit dans une rame de wagons mise à la disposition.

Le bataillon cantonne le 8, à Bailleul-sur-Thérain.

Le 9, ordre est reçu d'aller cantonner à Rueil-sur-Brèches, distant de 18 kilomètres de Bailleul.

Ancestrami

Parties à 16 heures, les compagnies, après une marche très pénible en raison du chargement des hommes et du mauvais état des routes, n'arrivent qu'à 23 heures.

Le 10, à 10 heures, départ pour les cantonnements de stationnement, savoir :

État-Major et 4e compagnie à Fléchy.

1re Compagnie à Rouvroy-les-Merles.

2e Compagnie à Paillart, (saluée assez durement par l'ennemi à son passage à Breteuil).

3e Compagnie à Esquennoy.

Le 11, mise en état du cantonnement de chacune des compagnies. Les hommes regrettent les aménagements de ceux de la belle Lorraine.

Le travail presse et, dès ce jour, des équipes sont sur la route.

Le bataillon se trouve sous le commandement du Lieutenant-Colonel **DIDIER**, commandant supérieur des bataillons isolés de la 1re Armée.

Les compagnies sont à la disposition du service routier de l'Armée (Chef de bataillon du génie **FREYCHET**).

1 peloton de la 4e compagnie cantonne à Bonneuil-les-Eaux le 26.

1 peloton de la 2e compagnie cantonne à La Faloise le 30.

La 1re compagnie, à Rouvroy, reçoit tous les jours des obus à gaz et est bombardée.

Jusqu'à fin avril, même travail, sans aucun changement.

Le 2 mai, la 1re compagnie va cantonner à Esserteaux.

Le 4 mai, la 4e compagnie est rassemblée en entier à Bonneuil-les-Eaux.

Le 15 mai, un avion allemand est contraint par un des nôtres à atterrir dans nos lignes, à proximité de la 1re compagnie : les deux officiers sont faits prisonniers par le sergent **ROPERT** et les caporaux **ENSLÉ** et **PORET**.

Du 15 au 20 mai, le cantonnement de Paillart, où se trouve un peloton de la 2e compagnie, est bombardé journellement à différentes reprises ; l'aviation ennemie s'y montre très active ; la nuit, les hommes vont occuper les boyaux ; — du reste, le cantonnement est vide la nuit, les hommes y rentrent au petit jour. Aucun accident n'est à déplorer, il n'en est pas de même pour nos voisins.

Le 2e peloton de cette même compagnie, à La Faloise, nous signale également quelques bombardements sur le pays.

Une bonne partie des travailleurs employés à la carrière d'Épagny-Chaussoy, se trouve gênée par les tirs de harcèlement faits par l'ennemi à intervalles irréguliers.

Le 28 mai, à 22 heures, un message de la 1re Armée fait connaître que le Bataillon aura à s'embarquer, le 29 à 20 heures, à la gare de Conty (destination inconnue).

Des ordres sont donnés immédiatement aux compagnies, pour que chacune d'elles soit à cette gare à 18 heures ; les vivres d'embarquement (2 jours) et débarquement (2 jours), y sont touchés et distribués dès l'arrivée.

A 21 h.30, l'embarquement est terminé, mais, le départ n'étant fixé qu'à 23 heures, notre train est garé jusqu'à cette heure près d'un petit bois. Pendant ce stationnement, longeant la voie, les avions

Ancestramil

ennemis, favorisés par une nuit très claire, survolent la contrée et les environs de la gare ; nous entendons la chute d'un certain nombre de bombes, aucune heureusement n'est venue frapper notre train.

Le 30, nous passons en gare de Pantin, avec 6 h.30 de retard, et notre destination modifiée.

La nouvelle direction est Meaux (ordre de la Commission du réseau).

Le débarquement s'effectue et le Chef de Bataillon doit attendre des instructions du G. A. N.

Le bataillon va cantonner à Monthyon (près Meaux).

Pour le 2 juin, le stationnement indiqué est le suivant :

État-Major, 3e et 4e compagnies, Le Bourget.

2e compagnie Mareuil-sur-Ourcq.

1re compagnie Le-Plessis-Belleville.

Les unités, à destination du Bourget, sont embarquées à 11 h.

à Meaux.

La 2e compagnie, après une dure étape, arrive sans incidents à Mareuil-sur-Ourcq ; dès 22 heures, elle doit fournir des travailleurs pour évacuation urgente (blé et farine).

Pendant son court séjour à Mareuil, elle a subi bombardements par avions. Belle tenue de tous qui permet au Chef de Bataillon de faire des citations.

Le 3, la compagnie va cantonner à Crouy-sur-Ourcq.

Les 3e, 4e compagnies et l'État-Major, cantonnent à Dugny.

Le 8 juin, la 2e compagnie va cantonner à Mary-sur-Marne pour être à la disposition du commandant de la 14e compagnie du 5e Génie.

Le 12 juin, cette même compagnie quitte Mary et va à Meaux pour y être employée à la construction d'abris de bombardement à la gare.

Le 14 juin, la 3e compagnie, alertée du 13 au soir, reçoit l'ordre d'être prête à embarquer à 18 heures à destination de Béthisy-Saint-Pierre.

Débarquée, elle cantonne : 1 détachement à Verberie, le reste à Béthisy-Saint-Martin.

Le 15, l'État-Major et la 4e compagnie quittent Dugny pour aller à Blanc-Mesnil.

Dans la nuit du 16 au 17, la gare de Verberie et ses environs ont été violemment bombardés par avions. Le hall aux marchandises est complètement détruit. Il n'est rien survenu au détachement de la 3e, cantonné à proximité.

Le 27, l'État-Major et la 4e compagnie s'embarquent à 20 heures et vont cantonner à Chantilly.

A partir du 28, le bataillon est à la disposition de la Xe Armée, sous les ordres du M. S. C. C. (Général **DIAZ** à Rully).

En quittant la régulatrice du Bourget , le Chef de Bataillon reçoit du Commissaire Régulateur une lettre de félicitations pour le bataillon.

Le 2 juillet, la 1re compagnie bivouaque dans le bois à 150 m. N. O. de la gare de Levignen.

Ancestramil

L'État-Major quitte Chantilly par camions pour Boissy-Fresnoy.

A partir de ce jour, la situation est la suivante :

État-Major : Boissy-Fresnoy.

1re Compagnie : Villers-Saint-Genest.

2e Compagnie : Senlis, Luzarches, Nanteuil-le-Haudoin.

3e Compagnie : Fresnoy.

4e Compagnie : Chantilly, Lamorlaye.

Le 2, une section de la 2e compagnie est mise à la disposition de la compagnie télégraphique de la Xe Armée.

Le 13, la 1re compagnie vient cantonner à Boissy-Fresnoy.

Le 17, une section de la 2e compagnie est mise à la disposition du service sanitaire, H. O. E. 51 B., ─ entre temps, un nouvel ordre place cette section à la disposition du 2e Corps de Cavalerie pour manutention de munitions.

Le 18, les 1re et 3e compagnies bivouaquent dans le Bois du Roi, pour un travail très intensif, en raison du fort mouvement de munitions (grande offensive française, front Soissons - Château-Thierry).

Un peloton de la 4e compagnie est chargé du camp de P. G. de Lamorlaye : 8.500 prisonniers y sont rassemblés.

Le général MANGIN félicite le personnel affecté à ce service, pour sa manière de faire.

Un peloton de la même compagnie à Chantilly, C. R. des permissionnaires de la Xe Armée.

Le 7 août, la 3e compagnie quitte le Bois du Roi pour être à la disposition des dépôts du Génie de l'Armée, elle cantonne :

1 peloton à Plessis-Belleville.

1 peloton à la Sucrerie de Beaurin.

Le 10 août, la 1re compagnie quitte le Bois du Roi et cantonne à Boissy-Fresnoy.

Le 23, le peloton de la 4e compagnie, stationné à Lamorlaye, est enlevé en camions pour assurer la garde des P. G. à la ferme Lessart (9.000 y sont rassemblés).

Le 7 septembre, la 3e compagnie est transportée en auto-camions pour Fontenoy (service routier de la Xe armée).

Le 8, la 1re compagnie est transportée en auto-camions à Mercin (munitions).

Le 9, un peloton de la 3e compagnie quitte Fontenoy pour Vic-sur-Aisne.

Le 22, la 3e compagnie fait mouvement à pied à destination de Bucy-le-Long (service des munitions de stockage). En arrivant à Mercin-Pommiers, un dépôt de munitions explose. Grâce au sang-froid des Officiers et gradés, aucun accident.

Le 28, l'État-Major du bataillon quitte Boissy-Fresnoy en auto-camions pour aller cantonner à Mercin-Vaux.

Pendant le mois d'octobre, les sections des compagnies sont déplacées assez fréquemment, en raison

Ancestram

des différents services (garde des P. G., intendance, ralliement des permissionnaires. etc.).

A fin octobre, les emplacements étaient les suivants :

État-Major et 1re compagnie : Mercin.

2e compagnie : Soissons, Villers-Cotterêts.

3e compagnie : Missy-Sainte-Margueritte et Bucy-le-Long.

4e compagnie : Fontenoy, Pinon, Laon.

Le 2 novembre, en exécution de l'ordre du Général commandant la IIIe armée, le bataillon est placé sous les ordres du général H. P. **JULLIEN**, M. S. C. C., commandant le groupement des éléments d'étapes de la IIIe armée.

Le 7 , une section de la 4e compagnie est transportée de Pinon à Coucy-les-Eppes.

Le 9, cette même section rejoint sa compagnie à Fontenoy.

Le 11, en raison de l'armistice, les hostilités sont suspendues à 11 heures.

Le 15, les hommes de la classe 1893, existant au bataillon, sont passés au 76e R. I. T.

Le 20, le bataillon reçoit l'ordre de se regrouper en entier à Courtrizy, 10 kilom. E. S. E. de Laon.

Le 21, l'État-Major, rejoint par auto-camions ; la 1re compagnie à Mercin, la 3e à Bucy-le-Long, s'embarquent par voies de 0, 60, et arrivent à Courtrizy à 20 h.45.

Le 22, les 2e et 4e compagnies, embarquées à Mercin (voie de 0,60), arrivent à Courtrizy, la 2e à 16 h.30, la 4e à 21 heures.

Le cantonnement de Coutrizy est navrant et repoussant de saleté, les hommes y sont employés aux travaux de nettoyage et d'installation.

Jusqu'au 30, la situation est sans changement. Ce même jour le bataillon reçoit l'ordre de quitter Courtrisy le 1er décembre à destination de Laon.

Le 1er décembre, le bataillon quitte Courtrizy à 7 heures et fait son entrée à Laon à 13 heures. Tenue magnifique des hommes après cette marche un peu dure.

Le service des Compagnies est reparti ainsi :

1re compagnie : service de la Place de Laon.

2e compagnie : garde des P. G. à l'H. O. E.

3e compagnie et 4e compagnie : Triage et rapatriement des prisonniers civils et militaires.

Le 14, le bataillon reçoit 3 détachements qui lui sont affectés : 202e C. M. P., 208e C. M. P., et un détachement venant de la compagnie P. G. 166.

A partir du 20, le bataillon est affecté au service routier (7e Génie), néanmoins, les 1re et 4e compagnies continuent leur service jusqu'à nouvel ordre.

Le 22, le Commandant remet (cour de la Citadelle), 33 croix de guerre à des gradés et hommes du bataillon.

Le 24, premier jour de la démobilisation. 312 hommes composant le 1er échelon (classes 1892, 1893 et assimilés) seront mis en route par région, du 24 décembre au 4 janvier.

Ancestrami

Le 27, la 1re compagnie cesse son service de Place et passe au service routier.

Du 19 au 30 janvier, départ du 2e échelon (9 officiers, 720 hommes).

Le Bataillon est dissous le 1er février.

Tous les éléments démobilisés ont été passés au dépôt du 106e R. I. à Châlons-sur-Marne.

☼

ORDRE DU BATAILLON N° 18 (**31 décembre 1918**).

« A l'occasion de la nouvelle année, je tiens à vous adresser à tous et à vos Familles, mes meilleurs souhaits et vœux.

« Fin janvier, le 1/48e R. I. T. n'existera plus. Tous vous serez partis pour rentrer dans vos foyers.

« En raison des départs journaliers, je tiens dès maintenant à remercier tous les Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats, de l'effort continu qu'ils ont fourni pendant 54 mois, et qui a permis aux jeunes classes de se former et d'arriver à la victoire finale, dont les conséquences et la réalisation seront palpables d'ici quelques mois.

« En même temps, j'adresse un souvenir ému à tous les Braves qui sont tombés au Champ d'Honneur, et en particulier à nos camarades du 48e R. I. T.

« En rentrant dans vos foyers, vous pourrez être fiers de ce que vous avez fait.

« Pendant les 40 premiers mois en ligne, vous avez toujours montré une vigilance et une fermeté qui a permis à tous les Chefs des Grandes Unités de vous féliciter. Vous avez eu la garde d'une parcelle du territoire ; bien des fois l'ennemi est venu tâter vos lignes, vous l'avez reçu comme il le méritait, il n'a jamais franchi vos tranchées pas plus à Verdun qu'en Lorraine.

« Pendant toute la campagne, dans les cantonnements que vous avez occupés en descendant des lignes et où il y avait un élément civil, votre manière de vous tenir et de vous conduire vous a toujours amené des sympathies.

« Vous pouvez être certains que partout le 48e R.I.T. a laissé un bon souvenir.

« Si nous avons passé ensemble des moments parfois difficiles et pénibles, le souvenir s'en estompe un peu avec la joie de rentrer au foyer, de reprendre ou d'essayer de reprendre au plus vite ses anciennes occupations, de reconstituer l'ancien domaine familial pour ceux des régions dévastées, la satisfaction du devoir accompli, et la pensée d'avoir bien servi la Patrie.

« A tous, Officiers, gradés et soldats du 1er Bataillon P. du 48e R.I.T. qui avez tenu à conserver si haut le beau renom des 6e et 20e corps, encore une fois merci. je vous adresse mon plus cordial salut.

« Vive la France ».

Signé : **MOTTART**

Ami Militaria

☼

Le 10 juillet 1919 à 14 heures, les Drapeaux et Étendard des 106e R. I., 306e R. I., 48e R.I.T., 248e R.I.T., et 26e Art., quittaient Châlons pour se rendre à Paris et prendre part au Défilé de la Victoire.

Le 9 juillet, le Commandant du dépôt du 106e R. I. avait reçu une dépêche ministérielle lui prescrivant de former une section du 48e R. I. T. à l'effectif de 50 hommes commandée par un Officier.

Cette section devait être rendue le 12 juillet à Paris pour faire partie de la Compagnie représentant l'Armée Territoriale au Défilé de la Victoire : trois régiments, dont le 48e R. I.T., avaient été désignés à cet effet.

C'est un grand honneur que le Haut Commandement a fait aux Braves du 48e R. I. T., qui pendant 54 mois, avaient toujours montré dans toutes les circonstances et situations les plus diverses, tant d'entrain et de bonne humeur.

☼

Ancestrami

ENCADREMENT DU RÉGIMENT AU 6 AOUT 1914

(VERDUN)

ÉTAT-MAJOR

MM. **LORÉAL**, lieut.-colonel, commandant le Régiment.

MOTTART, capitaine-adjoint au chef de corps, cdt la C. H. R.

HAAS, lieut., porte-drapeau.

BERNAUDAT, lieut., officier des détails.

MARIN, lieut., officier d'approvisionnement.

ROBERT, lieut., officier téléphoniste.

BERTHET, lieut., cdt la 1re section de mitrailleuses.

ROMANETTI, lieut., cdt la 2e section de mitrailleuses.

VERMEIL, sous-lieut., cdt la 3e section de mitrailleuses.

1er BATAILLON

Chef de bataillon **COUSIN**.

Médecin A. M. 1re cl. **PONSART**.

1re Compagnie		capit. **DOUILLOT** ; lieut. **DORGEAT**.
2e	—	capit. **FAGOT** ; s.-lieut. **BRESSOLLES**.
3e	—	capit. **BAUER** ; lieut. **MAILLY** ; s.-lieut. **VIOT**.
4e	—	lieut. **KUÉGLER**, s.-lieut. **LAURENT**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **de HÉDOUVILLE**.

Médecin-major 2e classe **CÉRY**.

5e Compagnie		capit. **HUMBERT** ; lieut. **BIOT** ; lieut. **MERCERON**.
6e	—	cap. **DELSUC** ; lieut. **GODET** ; s.-lieut. **MARTINCOURT**.
7e	—	capit. **MARCHAND** ; lieut. **BAUR** ; lieut. **DOMMANGET**.
8e	—	capit. **MICHEL** ; s.-lieut. **MAILLOT**.

3e BATAILLON

Chef de bataillon **BOURDIER**.

Médecin A. M. 1re cl. **JESSON**.

9e Compagnie		cap. **APPERT** ; s.-lieut. **COLIN** ; s.-lieut. **MAUPETIT**.
10e	—	capit. **MARION** ; lieut. **SENART** ; sous-lieut. **JOLLY**.
11e	—	capit. **MICHELIER** ; lieut. **BÉNONY** ; s.-lieut. **DACHEUX**.
12e	—	capit. **MONTAUT** ; s.-lieut. **BERNIER**.

Ancestramil

ENCADREMENT DU RÉGIMENT AU 15 AOUT 1915

(LORRAINE)

ÉTAT-MAJOR

MM. **LORÉAL**, lieut.-colonel, commandant le Régiment.

DOUILLOT, capitaine-adjoint, cdt la C. H. R.

CÉRY, médecin-major de 1re classe.

BERNAUDAT, lieut., officier des détails.

MARIN, lieut., officier d'approvisionnement.

BRESSOLLES, lieut., porte-drapeau.

OTTON, sous-lieut., officier téléphoniste.

BERTHET, capitaine, commandant la Cie de mitrailleuses.

VERMEIL, lieut., officier mitrailleur.

1er BATAILLON

Chef de bataillon **MOTTART**.

Médecin A. M. 2e classe **MANAHILOFF**.

1re Compagnie — capit. **BIOT**, s.-lieuts. **GUAY**, **BAILLET** L.

2e — capit. **FAGOT** ; s.-lieut. **BACCIOCHI**, s.-lieut. **COLLOT**.

3e — lieut. **DOMMANGET** ; s.-lieuts **BRAYOTEL**, **MAGINOT**.

4e — capit. **BAUR** ; s-lieuts **SOMMESOUS**, **PETIT**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **de HÉDOUVILLE**.

Méd. aux. **GROSJEAN**.

5e Compagnie — lieut. **GODET** ; s.-lieuts **FRERSON**, **FLEURY**.

6e — cap. **DELSUC** ; s.-lieuts **DARMES**, **FLORION**.

7e — capit. **MARCHAND** ; s.-lieuts **GUILMART**, **BENOITE**.

8e — capit. **MICHEL** ; s.-lieuts. **MURZY**, **de TASSIGNY**.

3e BATAILLON

Chef de bataillon **BOURDIER**.

Méd. A. M. 2e classe **GILLOT**.

9e Compagnie — capit. **SENART** ; s.-lieuts **GUELLIN**, **MACHET**.

10e — capit. **MERCERON** ; s.-lieuts **MÉNISSIER**, **MARTEL**.

11e — capit. **MICHELIER** ; s.-lieuts **QUEYREL**, **LÉTÉ**.

12e — capit. **MONTAUT** ; lieut. **BERNIER** ; sous-lieut. **BELLENGER**.

Ancestramil

ENCADREMENT DU RÉGIMENT AU 16 MARS 1917

ÉTAT-MAJOR

MM. **DÉTROYAT**, lieut.-colonel, cdt le Régiment.

DOUILLET, capit. adj., cdt la C. H. R.

CÉRY, méd. m. de 1re classe.

RICHARD, s.-lieut., officier des détails.

MARIN, lieut., officier d'approvisionnement.

TIXIER, s.-lieut., porte-drapeau.

CRUSE, lieut., officier de renseignements.

OTTON, s.-lieut., officier téléphoniste.

GOZIER, s.-lieut., officier pionnier.

MURZY, lieut.

1er BATAILLON

Chef de bataillon **MOTTART** ; lieut.-adjoint **ROGER** ; méd. A. M. 2e classe **FRÉZOULS**.

1re Compagnie capit. **BIOT**, lieut. **HENRY**, s.-lieuts **GUAY**, **BAILLET** L.

2e — capit. **BAUR** ; lieut. **SOMMESOUS** ; s-lieuts **BELLENGER**, **PIERRE**.

3e — capit. **DOMMANGET** ; s.-lieuts **MATHIAND**, **CLOUET**.

Compagnie de mitrailleuses, capit. **BERTHET**, s.-lieuts **FRERSON**, **BRUTAILS**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **MEY**, s.-lieut.-adj. **BAILLET** E., méd. A. M. 2e cl. **GROSJEAN**.

5e Compagnie capit. **GODET** ; s.-lieuts **BRAYOTEL**, **FRERSON**.

6e — capit. **DELSUC** ; s.-lieuts **LEBIET**, **NICOLAS**.

7e — capit. **MARCHAND** ; lieut. **GUILMART** ; s.-lieuts **GRABUT**, **LARZILIÈRE**.

Cie de mitrail., lieut. **FLEURY**, s: lieuts **MARTIN**, **BARGET**,

3e BATAILLON

Chef de bataillon **BOURDIER** ; lieut-adjt **GUELLIN**.

9e Compagnie Capit. **SENART** ; s.-lieuts **MACHET**, **CHÉBAUT**.

10e — capit. **BERNIER** ; s.-lieuts **MARTEL**, **BRUNEAUX**, **MULS**.

11e — capit. **MICHELIER** ; lieut. **des MÉLOIZES**, s.-lieut. **LÉTÉ**.

Compag. de mit., capit. **BRESSOLLES** ; lieut. **THUAL** ; s.-lieut. **BACCIOCHI**,

Amicale Tramil

ENCADREMENT DU RÉGIMENT AU **1er SEPTEMBRE 1917**

ÉTAT-MAJO R

MM. **FLAMEN d'ASSIGNY**, lieut.-colonel commt. le Régiment.

DOUILLOT, capit-adj. cdt la C. H. R.

GÉRARD, méd. major de 2e cl.

RICHARD, s.-lieut., officier des détails.

MARIN, lieut., officier d'approvisionnement.

TIXIER, s.- lieut., porte-drapeau.

Des MÉLOIZES, lieut., officier de renseignements.

BRUTAILS, s.-lieut., officier téléphoniste.

GAZIER, s: Iieut., officier pionnier.

1er BATAILLON

Chef de bataillon **MOTTART** ; lieut-adt. **ROGER**.

Méd. A. M. 1re cl. **FREZOULS**.

1re Compagnie — capit. **BERNIER** ; lieut. **GUAY**, s.-lieuts **BAILLET** L., **CHÉBAUT**.

2e — capit. **BAUR** ; lieut. **SOMMESOUS** ; s.-lieut **BELLENGER**.

3e — capit. **DOMMANGET** ; s.-lieuts **BRAYOTEL**, **CLOUET**, **BARGET**.

Cie de mitrail., capit. **BERTHET** ; s.-lieuts **OTTON**, **FRERSON**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **BOURDIER**, lieut.-adt. **GUELLIN**.

Méd. A. M. 2e classe **LINEL**.

5e Compagnie — capit. **GODET** ; lieuts **MACHET**, **FRERSON** ; s.-lieut. **LÉTÉ**.

6e — capit. **DELSUC** ; s.-lieuts **LEBIET**, **NICOLAS**, **MASCRÈS**.

7e — capit. **SENART** ; lieut. **GUILMART**, s.-lieuts **BAILLET** E., **GRABUT**.

Comp. de mitrail., lieut. **MURZY**, s.-lieuts **MARTIN**, **LARZILIÈRE**.

Officiers détachés : lieuts **QUEYREL**, Martel, s,-lieuts **PIERRE**, **BRUNEAUX**.

Ancestrami

ENCADREMENT DU 1er BATAILLON DE PIONNIERS DU 48e R. I. T. 5 MARS 1918

ÉTAT-MAJOR

MM. **MOTTART**, Chef de Bataillon, Commandant le Bataillon.
TIXIER, s.-lieut., officier des détails et approvisionnements.
FRÉZOULS, médecin A. M. 1re classe.

BATAILLON

1re Compagnie		cap. **BERNIER** ; lieut. **BAILLET** (Ludovic).
2e	—	cap. **CHARLES**, lieut. **SOMMESOUS**.
3e	—	cap. **DOMMANGET** ; lieut. **BRAYOTEL**.
4e	—	cap. **SENART** ; lieut. **BAILLET** (Émile).

Archives tramil